

COLLECTION HORIZON

OFFRE  
SPÉCIALE

-2F

HARLEQUIN

# ADORABLE ELIZABETH

Carole Mortimer



Carole Mortimer

# Adorable Elizabeth

Titre original : WICH FOR THE MOON

## Résumé

- Quel âge as-tu ?
  - Quatorze ans. Et demi, ajouta-t-elle avec fierté.
  - Si j'avais su, je t'aurais apporté un cadeau.
  - Si vous voulez vraiment m'offrir quelque chose...  
commença-t-elle, fascinée par la proximité de sa bouche,  
embrassez-moi...
- Pris de court, Quinn recula légèrement.  
Mais Lise noua les bras autour de son cou et posa ses  
lèvres sur les siennes.

## *Prologue*

Elizabeth avait toujours chéri la famille Morrison. Son oncle Hector et sa tante Madge l'avaient élevée comme leur fille lorsque Claire Morrison, la sœur d'Hector, était morte à sa naissance. De son père, elle n'avait jamais rien su. Un silence épais enveloppait Madge, d'ordinaire si prolixe, lorsqu'elle abordait ce sujet. Hector, comme tous les habitants du comté de Farnham, travaillait pour Gerald Farnham, un grand propriétaire foncier qui possédait toutes les terres de la région. Il visitait rarement ses fermiers et métayers, préférant jouir d'une confortable oisiveté, retiré dans son château, entre ses livres, ses cigares et son fils.

Le château était un splendide édifice construit sous le règne d'Elizabeth I<sup>re</sup> au milieu de plusieurs hectares de pelouse soigneusement entretenue par une équipe de jardiniers. Des arbres centenaires ombrageaient le parc. Derrière une tonnelle de roses d'Italie, on découvrait un grand bassin artificiel alimenté par une petite fontaine qui ne cessait de chan-

ter que l'hiver, quand il faisait trop froid pour se baigner.

Lise grandissait dans la famille Morrison, jouait avec son cousin Fergus, participait aux moissons et aux vendanges, allait au collège le plus proche et revenait bien vite le soir écouter de la musique dans sa chambre. Elle était semblable à toutes les adolescentes de son âge jusqu'à l'année de ses quatorze ans. Cette année-là, l'arrivée de Quinn Carmichael, le célèbre chanteur, devait bouleverser l'existence paisible et rustique qu'on menait chez les Morrison.

Lorsqu'elle avait croisé son regard, tout à l'heure, une émotion étrange lui avait serré le cœur. Quinn était un garçon charmant dont les chansons lui valaient succès sur succès. Elles parlaient toutes des gens qu'il aimait, et du paysage merveilleux qui entourait sa maison natale au Canada. Son père, bûcheron de son État, entretenait une forêt d'épicéas couvrant près de la moitié de l'état. Un cours d'eau la traversait, s'il fallait en croire une chanson extraite de son dernier album. Quinn aimait à y pêcher en compagnie de son père pendant que sa mère préparait des *crumpets* croustillants pour leur retour.

Fergus, le fils de Madge et Hector Morrison, avait écrit pour le chanteur canadien une chanson pour son prochain album. Quinn lui avait demandé de collaborer à l'enregistrement qui devait avoir lieu

dans une quinzaine de jours à Londres. Fergus avait bondi de joie. Depuis une semaine, d'ailleurs, il n'avait plus que le nom de Quinn Carmichael à la bouche. Et bien que six années séparaient le jeune homme du chanteur, une profonde amitié semblait être née entre eux.

Lise se souvenait avec émotion du coup de téléphone qui avait révolutionné le foyer des Morrison. Les journalistes et une grande partie des fans de Quinn Carmichael avaient réussi à dénicher son adresse et pris d'assaut son hôtel. Fergus avait alors proposé à la vedette la chambre d'amis de la ferme, et à la stupéfaction générale, Quinn avait accepté.

Les deux hommes étaient arrivés directement des studios d'enregistrement peu avant le dîner, en compagnie de Terri, la fiancée de Fergus. De tout le repas, Lise n'avait pu détacher les yeux de lui. Quinn Carmichael, assis à la même table qu'elle !

Soudain, elle croisa son regard et le chanteur lui sourit.

— J'espère qu'on n'a pas trop écourté ta nuit en arrivant aussi tard.

Lise eut un froncement de sourcils peiné. Il la prenait pour une gamine ! Certes, sa petite taille, ses grands yeux innocents, et sa natte blonde pouvaient

créer cette illusion. Mais à quatorze ans, elle n'était plus un bébé!

Son ressentiment fut accru par le regard narquois de Terri. Lise n'avait jamais bien compris l'intérêt que Fergus portait à cette jeune fille. Elle avait de la beauté, peut-être, mais pas de charme. Terri était mannequin depuis l'âge de treize ans. A seize ans, elle avait quitté l'école, et faisait maintenant ce métier depuis quatre ans.

Lise était encore parée de la délicieuse fraîcheur de l'enfance. En l'honneur de Quirm Carmichael, elle avait choisi de porter une robe sans manches et très ajustée, fière d'exhiber les premières rondeurs de sa poitrine naissante. La jupe bouffante dissimulait jusqu'aux genoux ses jambes fines comme des allumettes.

— Fergus voulait me montrer la salle de musique, après le dîner, reprit Quinn avec son accent canadien. Ça te dit de venir avec nous?

Pour son fils, Hector avait aménagé le grenier de l'étable plusieurs années auparavant. Quand Fergus était parti vivre à Londres à l'âge de dix-huit ans, il avait convié Lise à s'y installer. Elle en avait fait une retraite enfantine, et s'y réfugiait souvent lorsqu'elle éprouvait le besoin d'être seule. Depuis deux jours, elle y passait tout son temps à écouter les

disques de son idole, Quinn Carmichael. Et voilà qu'il lui demandait en personne de l'accompagner dans son antre ! Le dieu qu'elle vénérât depuis le jour où les accords de ses chansons avaient frôlé son âme allait arriver jusqu'à l'autel qu'elle avait dressé pour lui !

— Mais il n'est pas question que je vous laisse la vaisselle, ajouta Quinn en se tournant vers Madge. Lise et moi, on va s'en charger.

La jeune fille rougit à son sourire encourageant.

— Sûrement pas ! se récria Madge. Allez donc vous amuser, mon mari va m'aider à ranger.

D'ordinaire, à Lise revenait le soin de débarrasser la table du dîner. Sans demander son reste, elle s'éclipsa dans le jardin, bientôt rejointe par Terri.

— Dans une heure, il faut que tu sois couchée, non?

Lise sursauta en entendant la voix sarcastique de Terri et la fusilla du regard.

“ En tout cas, continua la fiancée de Fergus avec ennui, essaie de ne pas baver d'admiration sur ce pauvre homme.



Lise rougit jusqu'à la racine des cheveux et jeta un coup d'œil inquiet vers Quinn et Fergus qui sortaient à leur tour. Avaient-ils surpris leur conversation ?

Le plancher de l'ancien grenier à foin qui couvrait le long de l'étable des vaches avait été consolidé pour supporter le poids d'un piano et toute une partie de la pièce avait été aménagée en salon. Sur une étagère confectionnée par Fergus, étaient rangés une chaîne stéréo et des disques. Près du piano droit adossé au mur opposé, une autre servait à entreposer les partitions et les portées vierges sur lesquelles Fergus écrivait sa propre musique. Éparpillées autour d'une table basse, les dernières parutions des magazines *Rock Stars* et *Music World* traînaient là où Fergus et Lise les avaient laissées lors de leur dernier passage. Au mur, entre deux guitares, Lise avait punaisé un immense poster de Quinn Carmichael.

Celui-ci eut un sourire pour Fergus en prenant les trois premiers disques de la pile.

— Je pourrais difficilement te reprocher tes goûts musicaux, ironisa-t-il en reconnaissant sa photo sur la couverture.

Fergus lui répondit par un sourire malicieux.

— Tous les disques de Quinn Carmichael que tu trouveras ici sont à Lise. Je suis devenu un de tes fans par nécessité : c'était ça ou devenir fou !

Lise rougit, gênée, quand Quinn tourna vers elle un regard interrogateur.

— Vos chansons sont si..., réelles, dit-elle maladroitement. Souvent, elles me font pleurer.

— Merci, répondit-il, très noble.

Lise le dévisagea, comme hypnotisée. Et tout à coup, elle prit conscience que les rides qui étoilèrent ses yeux et les commissures de ses lèvres n'avaient pas toutes été imprimées là par le rire et l'insouciance. Visiblement, se dit la petite âme romanesque, lui aussi avait connu sa part de tragédie.

— Quinn, tu n'as qu'à jouer à quatre mains avec Lise, suggéra Fergus. Terri et moi, on vous accompagne à la guitare.

Un peu raide et le cœur battant, Lise alla prendre place à l'autre extrémité du banc. Mais l'aisance et la fermeté du jeu de Quinn sur le clavier dissipa sa gêne en quelques instants. À côté des siennes, ses mains paraissaient minuscules.

Tout à coup, il se tourna vers elle et, une fois encore, la surprit en train de le regarder. Après un clin d'œil complice, il se remit à jouer. Lise eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine. Elle était amoureuse! Sans s'en rendre compte, elle l'avait toujours été! Elle était irrémédiablement amoureuse de Quinn Carmichael! Le trouble diffus qu'elle ressentait chaque fois qu'elle contemplait son portrait au mur prenait soudain un sens. Les sentiments latents qui lui oppressaient la poitrine en écoutant sa voix mélodieuse avaient aussi la même origine. Elle l'aimait! C'était incroyable, merveilleux, inouï ! Elle avait quatorze ans, il en avait vingt-six, mais en regard de son émotion, qu'importait cette différence! Sa joie était si forte qu'elle se mit à frapper les mauvaises touches, et adressa à Quinn un petit sourire d'excuse.

Fergus s'arrêta de jouer en entendant les fausses notes de Lise...

— Terri, viens chercher quelques bières à la maison, ordonna-t-il.

Quinn et Lise restèrent seuls. La jeune fille savait qu'il aurait été plus sage de s'éloigner de lui mais une force invisible la retenait à ses côtés.

— Si je t'ai vexée, tout à l'heure, je le regrette. Fergus m'avait parlé d'une petite cousine et...

— Ce n'est rien, coupa Lise. C'est vrai que je suis petite.

— Quel âge as-tu?

— Quatorze ans. Et demi, ajouta-t-elle avec fierté.

— Si j'avais su, je t'aurais apporté un cadeau.

— Si vous voulez vraiment m'offrir quelque chose... commença-t-elle, fascinée par la proximité de sa bouche.

— Oui?

Lise cligna des yeux, galvanisée par l'audace dont elle allait faire preuve. A quels transports l'autorisait l'innocence de sa physionomie enfantine!

— Vous pourriez m'embrasser...

Pris de court, Quinn recula légèrement. Mais, nullement décontenancée, Lise noua les bras autour de son cou et posa ses lèvres sur les siennes avec tout l'amour qu'elle avait accumulé en elle pendant les longues soirées où, extatique, elle remettait inlassablement le bras de la chaîne stéréo sur les disques de Quinn. Le regard de Quinn flamboyait quand il la repoussa au bout de quelques secondes.

— Tu aurais dû attendre d’y être invitée, petite Lolita, dit-il avec douceur. Mais laisse-moi te montrer comment j’aime être embrassé.

Du bout des doigts, il lui écarta délicatement les lèvres avant de se pencher vers elle. Quand leurs bouches s’unirent, Lise eut l’impression de se fondre tout à coup en lui. Elle comprit que jusqu’à cet instant, elle n’avait eu aucune idée de ce que pouvait être un vrai baiser.

Brusquement, il la repoussa en entendant les voix de Fergus et Terri dans l’escalier.

— A bientôt, murmura-t-il en quittant le banc pour s’approcher de la fenêtre.

— Pourrez-vous supporter ce calme pendant deux semaines? s’enquit Terri en le trouvant plongé dans la contemplation du paysage.

Quinn se tourna légèrement pour prendre la canette de bière qu’elle lui tendait.

— Je suis né et j’ai grandi au pied des Rocheuses, au milieu des forêts que mes parents refusent encore obstinément de quitter. Au fond, j’ai une âme de cow-boy...

Lise le regardait, le cœur battant et les mains tremblantes. Quinn Carmichael venait de l'embrasser... Si seulement Terri et Fergus avaient tardé plus longtemps à revenir!

— Maman me fait dire que tu dois rentrer te coucher, annonça Fergus en s'asseyant près d'elle sur le banc du piano. Tu commences tôt, demain matin.

Gênée, Lise chercha Quinn des yeux. Il était plongé dans la contemplation de la nuit, devant la fenêtre. Elle espéra avec ferveur qu'il n'avait pas entendu. En tout cas, Madge avait raison. Pendant les vacances, comme il avait été convenu avec son grand-père qui tenait à ce que son éducation soit la plus complète possible, elle aidait Hector à rentrer les récoltes en échange d'une obole symbolique.

— Je vais rentrer, déclara-t-elle en lissant les plis froissés de sa robe. Bonsoir, Terri. Bonsoir, Fergus. Bonsoir... Quinn.

Le regard du chanteur s'anima quand il croisa le sien.

— Bonsoir, Lise, répondit-il doucement.

Elle retrouva Madge et Hector dans le salon et leur souhaila rêveusement le bonsoir. Comme elle

passait devant la porte de la chambre que Quinn occuperait le soir, son cœur battit plus vite. Cette nuit, seule une cloison les séparerait. Penserait-il à elle en s'endormant, à leur baiser timide ?

Lise dansa autour de la chambre pour libérer sa joie, aussi légère que le papillon de nuit voletant autour de la lampe. Pour la première fois, elle se sentait moins petite, presque adulte!

En chantonnant, elle ouvrit le tiroir où étaient rangées ses chemises de nuit. L'une après l'autre, elle les écarta d'un geste impatient. Elle les jugeait trop enfantines. Et depuis tout à l'heure, elle n'était plus une enfant, elle était une femme amoureuse. Désormais, elle s'habillerait et se comporterait comme telle. Pour commencer, elle changerait intégralement sa garde-robe. Et dormirait nue.

Le cœur battant, elle se figea soudain en se demandant si Quinn dormait sans pyjama et son imagination se mit à galoper. Il devait avoir la peau mate, un corps musclé, une beauté... Elle s'approcha de la fenêtre donnant sur la cour, et regarda vers la salle de musique. Il viendrait bientôt se coucher. Lise éprouvait un tel désir de le rejoindre ce soir qu'elle en tremblait. Mais Terri et elle partageaient la même chambre. Peut-être, une fois que Terri serait allée retrouver Fergus dans la sienne...

Elle fit semblant de dormir profondément quand Terri vint se coucher à son tour. Tout à l'heure, quand elle se faufilerait chez Fergus, de son côté Lise irait frapper à la porte de Quinn. Quelle surprise il allait avoir!

Un quart d'heure plus tard, elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer doucement. Lise n'attendit que quelques secondes avant de se lever à son tour, frissonnante. S'habituer à dormir sans chemise de nuit allait lui prendre un certain temps... Et puis la fraîcheur de ces vieilles fermes se prêtait mal à ce genre d'excentricité. Lise enfila sa robe de chambre avec plaisir avant de sortir dans le couloir sur la pointe des pieds.

Parvenue devant la porte de Quinn, elle se figea soudain, alertée par un bruit de voix à l'intérieur.

— ... t'ai déjà dit à Londres qu'il fallait que ça cesse, disait Quinn d'un ton ferme.

— Mais Fergus n'en saura rien.

Terri! Lise étouffa une exclamation de surprise.

— Fergus est mon ami, continuait Quinn.

— Il n'est pas obligé d'apprendre quoi que ce soit, insista la voix cajoleuse de Terri.



— Il doit t'attendre...

— Demain matin, je lui dirai simplement que cette petite peste de Lise tardait à s'endormir, et que j'ai été obligée de rester dans ma chambre. A propos, le bébé n'a pas cessé de te dévorer des yeux toute la soirée.

— Terri...

— Ne me dis pas que tu trouves cet intérêt charmant ! Ce serait bien la première fois qu'une gamine à peine pubère te taperait dans l'œil. On sait très bien tous les deux que tu préfères tenir une vraie femme entre tes bras. Comme moi...

Le silence qui se prolongea ensuite aida Lise à sortir de la transe horrifiée dans laquelle elle était plongée. Comme une somnambule, elle regagna sa chambre et se coucha sans prendre la peine d'ôter sa robe de chambre. Quinn trahissait son ami pendant qu'il dormait profondément dans la chambre voisine ! Qu'elle avait été sotte de croire qu'il lui portait un quelconque intérêt ! Et Terri qui faisait des gorges chaudes !

Lise avait l'impression de tomber dans un abîme sans fond. Quelques instants plus tôt encore, elle avait contemplé la vie et le cadeau sublime qu'elle lui offrait avec toute la fraîcheur et l'enthousiasme

de l'innocence. A présent, sous ses yeux s'étalait la noirceur du monde adulte. Elle avait été prête à se donner corps et âme à Quinn Carmichael. Et pendant ce temps, il trahissait l'amitié de Fergus, les lois de l'hospitalité et la confiance qu'elle-même avait mise en lui. En une seconde, il lui avait ouvert les yeux sur toutes les hypocrisies humaines.

Jamais plus elle ne serait l'enfant confiante et naïve qui avait cru aux contes de fées. Et à Quinn Carmichael...

## Chapitre 1

— Miss Elizabeth?

La jeune femme leva les yeux de la carte de visite qu'elle était en train de rédiger. Elle répondait à une invitation à dîner pour la semaine suivante.

— Oui, Mary?

— Cook aimerait avoir confirmation qu'il y aura bien quatre convives au déjeuner.

Avec un sourire; Elizabeth reposa son stylo.

Rassurez-le. Jusqu'à nouvel ordre, aucun des invités de mon grand-père n'a annulé.

La montre que son grand-père lui avait offerte deux ans auparavant pour son vingt et unième anniversaire marquait onze heures.

— Quand je pense que Quinn Carmichael vient déjeuner! soupira Mary, le regard pétillant.

Elizabeth haussa les épaules en jetant un coup d'œil sur sa carte inachevée. Elle n'avait aucune envie de se rendre à souper chez les Prestwick, mais Giles, son ami, ne lui avait pas demandé son avis.

— Dans moins de deux heures, *il* sera là, soupira de nouveau Mary, nullement pressée de retourner à la cuisine.

Elizabeth songea aux centaines de planches qu'il avait fallu apporter à Farnham Hall pour construire la scène que les ouvriers achevaient de monter sur la pelouse de la Saulaie, en prévision du concert télévisé qu'avec l'autorisation de Gerald Farnham, Quinn allait donner ce week-end à la propriété. Le vieil homme aurait été stupide de dédaigner la somme exorbitante qui lui avait été proposée. En outre, il avait fait signer à la Quinn Carmichael Organization un contrat si bien étudié que le terrain serait sans doute en meilleur état après le passage de l'équipe de nettoyage qu'elle ne l'avait : été avant leur arrivée! Son grand-père était un homme d'affaires dans l'âme, songea Elizabeth avec attendrissement.

Cependant, recevoir à déjeuner le chanteur et son agent était loin de la réjouir. Mais son grand-

père lui avait demandé ce sacrifice, et elle n'avait pas eu le cœur de le lui refuser. Elle le soupçonnait même d'être un fan de la vedette...

Selon les informations transmises à la BBC, l'avion de Quinn Carmichael s'était posé sur le sol britannique tard dans la soirée, la veille, et l'artiste ! comptait commencer les répétitions l'après-midi même.

— Vous devriez aller rassurer Cook et lui dire que jusqu'à présent, M. Carmichael n'a pas annulé, remarqua Elizabeth d'un ton un peu sec.

La jeune fille la regarda d'un air envieux.

— Vous avez l'air tellement calme ! Moi, je serais une vraie boule de nerfs si je devais m'asseoir à côté de lui tout à l'heure !

— Au risque de vous décevoir, Mary, je préférerais franchement faire autre chose aujourd'hui.

— Comment ? Moi, je donnerais une année de mes gages rien que pour le plaisir de l'apercevoir une seconde en chair et en os, enchaîna la servante avec des trémolos dans la voix.

— Dans ce cas, dites à Cook que je vous ai demandé d'aider à servir le déjeuner aujourd'hui, dit Elizabeth avec un sourire amusé.

Le visage de Mary s'illumina.

— Vraiment? suffoqua-t-elle, n'en croyant pas ses oreilles.

— Vraiment. Maintenant, allez vite avaler un morceau. Vous auriez bonne mine si vous vous trouviez mal au milieu de la salle à manger!

La jeune fille quitta la pièce l'air rayonnant et Elizabeth la suivit des yeux en secouant la tête avec attendrissement. Puis son regard revint sur la fenêtre par laquelle elle apercevait l'équipe d'ouvriers et de techniciens au travail. Tant d'effervescence pour un homme comme les autres, simplement parce qu'il avait un peu de talent. Personnellement, elle ne comprenait plus l'adoration dont il était l'objet. Mais un millier de fans allait envahir la propriété le soir du concert.

Elle n'était pas la seule à appréhender l'intrusion prochaine de cette foule. Giles aussi était révolté à la pensée que Gerald autorise de tels débordements à Farnham Hall. Mais s'il avait des projets matrimoniaux avec Elizabeth, il allait devoir admettre que le vieil homme supportait très diffi-

lement la critique. Elizabeth, elle, n'était pas encore décidée à s'engager pour la vie. Giles était un homme charmant et séduisant, mais elle n'était pas sûre d'être amoureuse de lui. D'ailleurs, rien ne pressait, ils ne sortaient ensemble que depuis quelques mois.

— Ma chérie, il est temps que tu ailles te changer, suggéra son grand-père d'une voix douce, sur le seuil du petit bureau. Nos invités devraient être là d'ici une demi-heure.

Elizabeth se tourna avec un sourire vers son aïeul.

— Je me trouvais très bien ainsi.

S'approchant de lui, elle déposa un baiser sur sa joue parcheminée. Il approchait les soixante-dix ans, mais sa silhouette était encore bien droite et ses cheveux épais et brillants, d'une jolie couleur gris clair. Ses yeux noisette avaient conservé leur éclat malicieux, et la tendresse les illuminait quand il tint sa petite-fille à bout de bras pour la toiser de la tête aux pieds.

— Comme d'habitude, tu es charmante, ma chérie. Cette robe fleurie te va à ravir, mais j'aurais préféré quelque chose de plus... sévère, de plus conforme à ton rôle de maîtresse de maison.

— Je doute qu'un chanteur populaire canadien fasse la différence entre Laura Ashley et Saint-Laurent, rétorqua Elizabeth.

— Elizabeth, tu me déçois, insista Gerald sur un ton de reproche.

La jeune femme poussa un profond soupir et glissa un bras sous le sien en l'entraînant dans le spacieux vestibule.

— Je comprends. Si seulement tu avais pu me dispenser de cette corvée! Je te l'avais dit, pourtant ! Je me demande bien de quoi on va parler pendant deux heures. Je n'apprécie même pas sa musique.

— Ne t'inquiète pas, la plupart du temps il doit parler de lui.

— En tout cas, je te promets de bien me tenir.

Elle courut vers l'escalier qui conduisait à sa chambre. Une profonde amitié unissait Elizabeth à son grand-père. Elle était sa seule famille depuis que son épouse avait trouvé la mort après une longue maladie, cinq ans auparavant. Cette disparition les avait naturellement rapprochés, et ils avaient puisé l'un et l'autre un immense réconfort dans leur affection réciproque. Un mari accepterait sans doute difficilement cette complicité et à plusieurs reprises



déjà, Giles avait montré des signes d'impatience devant le temps qu'Elizabeth consacrait à Son grand-père.

Elizabeth fut soudain prise au dépourvu devant sa garde-robe. Quelle tenue convenait-il de choisir pour recevoir Quinn Carmichael et son agent ? Elle n'était tout de même pas aussi troublée que son entourage par l'arrivée du chanteur ! En désespoir de cause, elle choisit au hasard dans le placard une jupe de crêpe amande et un chemisier vert acidulé. Elle était en train de remonter la fermeture Éclair quand elle entendit une voiture approcher sur le gravier de l'allée. Elle s'approcha de la fenêtre. Si c'était Quinn Carmichael, il était en avance, mais peut-être n'avait-il jamais appris qu'il était aussi impoli d'arriver en avance qu'en retard.

Si Elizabeth avait été sensible aux marques extérieures de la richesse, elle aurait certainement été intimidée par la Rolls-Royce grise qui s'arrêta en bordure de l'allée. Mais elle se moquait de ces détails. Avec curiosité, elle vit descendre le conducteur, un homme grand aux cheveux noirs, d'une trentaine d'années, en qui elle reconnut instantanément Quinn Carmichael.

Le deuxième homme qui sortit de la voiture devait être son agent, Bruce Simons. Ce dernier montra du doigt à son compagnon les ouvriers au travail sur

la pelouse de la Saulaie. Il était évident que Bruce Simons était très mal à l'aise dans son complet noir étriqué, au contraire de Quinn Carmichael qui paraissait très bien supporter le port de son costume bleu. Il semblait détendu, confiant, et entraîna son compagnon vers la maison.

Elizabeth recula vivement ; elle ne voulait pour rien au monde être surprise en flagrant délit d'indiscrétion, comme la plus stupide des groupies. Maintenant, il fallait descendre accueillir les invités de son grand-père, sous peine de froisser le vieil homme. Gerald avait pour elle toutes les faiblesses, mais les bonnes manières restaient à ses yeux une qualité essentielle.

Quelques coups de brosse lustrèrent sa chevelure blonde qui lui descendait jusqu'aux épaules, puis elle sortit de sa chambre. Petersham, le maître d'hôtel, introduisait les invités dans le vestibule lorsqu'elle arriva au pied de l'escalier. Quand elle se tourna vers les deux hommes, son regard croisa celui de Quinn Carmichael qui l'observait d'un œil attentif. Un sourire étira lentement ses lèvres, tandis qu'une expression étonnée se peignait sur son visage.

Elizabeth s'approcha de lui avec dignité tout en lui rendant poliment son sourire.

— Merci, Petersham, dit-elle pour congédier le maître d'hôtel. Je vais conduire nos invités auprès de mon grand-père. Si ces messieurs veulent bien me suivre...

Une longue habitude de ces formalités masqua le trouble qu'elle éprouvait. Prenant la tête du petit cortège, elle précéda les deux hommes dans le salon où attendait son aïeul.

— Monsieur Simons, je crois que vous connaissez déjà mon grand-père. Monsieur Carmichael, Gerald Farnham.

Son devoir accompli, elle se recula légèrement, et observa le petit groupe avec détachement. Son grand-père était manifestement fou de joie de rencontrer pour la première fois un chanteur célèbre. Il cita plusieurs chansons de Quinn qu'il appréciait particulièrement.

Elle leva les yeux et croisa le regard de Quinn Carmichael qui s'approcha sans bruit.

— Nous n'avons pas été présentés, il me semble...

— Je suis Elizabeth Farnham, répondit-elle d'une voix sans timbre.

— Elizabeth... répéta-t-il, songeur, en secouant la tête. Non, c'est impossible. Excusez-moi, je ne voudrais pas vous paraître impoli, mais simplement... vous me rappelez quelqu'un. C'est comme si je vous connaissais déjà.

— Vous faites sûrement erreur, lança-t-elle pardessus son épaule en rejoignant son grand-père et Bruce Simons.

Glissant un bras sous celui de Gerald, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière elle Quinn Carmichael l'observait encore, les sourcils légèrement froncés. Elle essaya de plaisanter.

— Monsieur Carmichael semble penser que j'ai un sosie quelque part.

— Je suis sur qu'il n'y a pas de femme aussi belle qu'Elizabeth dans le monde entier, rétorqua Gerard avec fierté.

— Je peux vous assurer que si l'on s'était rencontré quelque part je m'en souviendrais... dit Elizabeth.

— Je dois me tromper. Vous n'êtes pas de celles qu'un homme oublie facilement.

— Je l'espère !

Néanmoins, Quinn Carmichael ne cessa de la dévisager pendant tout le repas, tout comme Mary dévorait la vedette des yeux à chacune de ses apparitions dans la salle à manger. Pour la servante, le déjeuner se déroula comme dans un rêve. Une cuillère lui échappa même des mains quand j par mégarde, elle frôla le bras du chanteur en lui servant une tranche de rôti.

— Que diriez-vous d'un verre de cognac, messieurs ? proposa Gérald quand ils se furent retirés au salon.

Il ne se laissa pas découragé par le refus de ses deux compagnons et alluma un cigare.

— Au moindre problème Quinn, dit-il avec effusion, promettait-moi de venir me trouver. Je me ferai un plaisir de vous tirer d'embarras.

Elizabeth comprit que son grand-père n'aimait pas seulement la musique de Quinn, mais qu'il appréciait aussi beaucoup l'homme. Et quand Gerald se prenait d'affection pour quelqu'un, il pouvait tout lui accorder.

— Merci infiniment, Gerald. Mais tout paraît merveilleusement bien organisé, répondit Quinn.

Cependant, j'ai une question à poser à Miss Farnham.

La jeune femme se raidit.

— Je vous écoute.

— Ce parfum que vous portez, commença-t-il doucement. Vous pourriez peut-être me donner son nom avant que je reparte. J'aimerais l'offrir à quelqu'un.

— Je vous écrirai le nom au moment de votre départ.

Quinn inclina la tête.

— Merci beaucoup.

Elizabeth se tourna vers son grand-père.

— Monsieur Carmichael a peut-être hâte d'aller constater *de visu* l'avancement des travaux, suggéra-t-elle d'un ton qu'elle espéra léger.

— Laisse-lui au moins le temps de finir son café, ma chérie.

— Votre petite-fille a raison, Gerald, intervint Quinn. Je n'ai que deux jours pour répéter avant le

concert. Je vous remercie de cet excellent déjeuner et j'espère avoir le plaisir de vous rendre la politesse très prochainement. Demain midi peut-être? ajouta-t-il en regardant Elizabeth.

La jeune femme éluda la question.

— Monsieur Carmichael et monsieur Simons n'ont certainement pas le temps de s'attarder. Autant en reparler plus tard.

A son grand soulagement, Bruce Simons vint à son secours.

— Ne t'avance pas trop, Quinn, la journée de demain est déjà entièrement occupée par les répétitions.

— Alors convenons de dîner ensemble, murmura Quinn sans quitter Elizabeth des yeux.

D'ici là, Elizabeth s'arrangerait pour trouver un excellent prétexte pour ne pas assister à ce repas. Quinn Carmichael l'embarrassait, et elle veillerait désormais à le croiser le moins possible.

— Ce fut un plaisir de faire votre connaissance, Miss Farnham, dit la vedette en lui prenant la main. Je suis certain qu'un jour ou l'autre je me souviendrai de celle que vous me rappelez.

— Espérons que le souvenir sera agréable.

— J'en suis sûr, murmura-t-il.

Elizabeth dégagea sa main qu'il retenait prisonnière dans la sienne. La manière dont il lui pressait les doigts lui faisait clairement sentir qu'il aurait volontiers prolongé ce contact.

— Plus vous vous attardez ici, plus vous écourtez vos répétitions, remarqua-t-elle.

— C'est vrai, répondit-il en suivant son agent jusqu'à la voiture. A très bientôt !

Elizabeth accueillit ces mots comme une menace. Elle était certaine que son grand-père voudrait se rendre à cette invitation, même si elle ne jugeait pas nécessaire de revoir Quinn et son agent. Mais après tout, Gerald et elle avaient amplement rempli leur devoir d'hôte.

En compagnie de son grand-père, au sommet de l'escalier central, elle regarda la voiture disparaître au détour d'un chemin en direction de la pelouse ouest. Quand ils rentrèrent dans la maison, Gerald passa un bras sur les épaules de sa petite-fille.

— Tu n'as pas été très aimable avec lui, ma chérie.



— Son entrée en matière n'avait rien d'original, conviens-en. *Vous me rappelez quelqu'un*, ça date de Mathusalem.

— Quand j'étais jeune, ça marchait encore, soupira Gerald. Mais je comprends ce que tu ressens, ajouta-t-il en souriant. En tout cas, je ne pense pas que c'était une manœuvre de sa part.

— Peut-être, répondit Elizabeth avec un haussement d'épaules. Mais je n'aime pas non plus la façon dont il m'a dévisagée pendant tout le déjeuner.

— Il est vrai que tu avais l'air de lui plaire...

— Inutile de rire dans ta barbe, s'écria-t-elle. Quinn Carmichael n'est vraiment pas mon type !

— Parce qu'il est chanteur? Voyons, ma chérie, cet homme est un artiste!

Elizabeth savait exactement qui était Quinn Carmichael. La naïve adolescente d'autrefois n'oublierait jamais qu'il avait osé séduire la fiancée de Fergus, violant les lois élémentaires de l'amitié et de l'hospitalité.

Ni qu'il lui avait autrefois brisé le cœur quand elle était pour tout le monde « la petite Lise ».

Elizabeth était sûre qu'il n'avait aucun souvenir de la petite nymphette qu'elle avait été, de l'audacieuse ingénue qui s'était jetée à son cou. En revanche, elle se rappelait jusqu'au moindre détail cette soirée fatidique, neuf ans auparavant. Elle avait cru que revoir Quinn Carmichael au bout de tant d'années ne signifierait rien pour elle. Elle s'était trompée ; Comment aurait-elle pu oublier l'homme qui l'avait catapultée sans douceur hors du monde ouaté de l'enfance ?

A quatorze ans, elle était extrêmement naïve, prête à se laisser abuser par les apparences : la gentillesse que lui témoignait Quinn, son amitié avec Fergus. En fait, que de fourberie cachait ce caractère paisible et simple ! Terri n'avait pas regagné sa chambre avant le petit matin !

## *Chapitre 2*

Quelques années plus tard, une autre révélation avait bouleversé sa vie: la découverte qu'elle n'était pas seulement « la petite Lise Morrison, la nièce d'Hector » mais Elizabeth, héritière des Farnham. Elle avait dix-huit ans quand l'homme que son oncle Hector appelait cérémonieusement « Monsieur Gregory », était mort au volant d'un des bolides qu'il affectionnait tant. Les gens de la région s'étaient joints au deuil qui affligeait son père, le vieux Gerald Farnham. Pendant des jours, il n'avait plus été question que de la mort de l'héritier des Farnham. Qu'allait-il advenir de la fortune de Gerald Farnham qui venait de perdre son fils unique?

Elizabeth se souvenait encore de sa surprise et de sa nervosité quand la limousine des Farnham s'était arrêtée devant la ferme et que Gerald en personne avait demandé à lui parler. Son fils lui avait laissé une lettre qu'il devait lire en cas de décès

prématuré. Il y déclarait que Claire Morrison et lui avaient été amants, et réclamait la paternité de Lise.

L'homme qui prétendait être son grand-père lui montra la lettre, sans essayer de lui cacher qu'en apprenant la nouvelle de la grossesse de Claire, Gregory avait aussitôt cessé de la voir. Au début, Lise éprouva de grandes difficultés à accepter cette lâcheté de son père. Car, si Gregory Farnham n'était pas mort prématurément, elle n'aurait jamais eu vent de son identité réelle.

Alors qu'elle n'avait que seize ans, Claire Morrison, sa mère était venue vivre avec son frère Hector. Elle avait rencontré Gregory à l'âge de dix-sept ans. L'héritier des Farnham avait très mauvaise réputation dans la région, mais Claire avait été séduite par son charme dévastateur, comme tant d'autres avant elle... et après. A dix-neuf ans, Gregory Farnham n'avait aucune intention de se marier, encore moins d'épouser l'une des petites fermières travaillant sur les terres de son père, même si celle-ci portait un enfant de lui.

En apprenant ses origines, Lise avait couru se réfugier au bord de la rivière, éprouvant un vif besoin de rester seule. Ainsi, elle n'était pas Lise Morrison mais Elizabeth *Farnham* ! Ainsi, sa mère avait été rejetée par un jeune viveur turbulent qui ne cherchait que le plaisir!

Il ne lui restait plus qu'à accepter que ce Gregory, son père naturel n'avait été qu'un être insouciant et égoïste. Depuis longtemps déjà, elle détestait ce blondin qui traversait parfois leur ferme au volant d'un de ses bolides, une jolie femme à ses côtés. Aujourd'hui, elle ne pouvait admettre qu'il fût son père. Et, comble de l'horreur, son oncle et sa tante voulaient maintenant qu'elle aille vivre auprès de son grand-père à Farnham Hall, comme celui-ci l'avait demandé. Il n'en était pas question, elle avait dix-huit ans maintenant, et elle était maîtresse de son destin.

— Mon fils était un homme abominable, c'est ce que tu penses, non?

Elle leva un regard lourd de reproches vers son nouveau grand-père. Il avait parfaitement le droit d'être là, cette rivière lui appartenait, mais rien n'obligeait Elizabeth à lui faire la conversation. Il s'empara de son bras au moment où elle allait fuir.

— On t'appelle Lise, n'est-ce pas?

— Oui.

Gerald Farnham hocha la tête. Cet homme qui avait largement dépassé la soixantaine éprouvait d'évidentes difficultés à s'entretenir avec une personne aussi jeune.

— Si tu n’y vois pas d’inconvénient, je t’appellerai Elizabeth, reprit-il tristement. Mais sache que ta nouvelle famille, c’est moi.

La pression de ses doigts autour de son poignet augmenta.

— Autrefois, je rencontrais ta mère au village et à la propriété, continua-t-il doucement. C’était une adorable jeune fille, comme toi...

— Si elle avait été un peu moins jolie, votre fils ne lui aurait peut-être pas gâché la vie, rétorqua Elizabeth avec amertume.

— Gregory a toujours eu un tempérament frondeur, rebelle, dissipé, soupira le vieil homme. Mais si j’avais eu vent de ton existence, je t’aurais adoptée depuis longtemps!

— Il vous fallait donc à tout prix un héritier, même illégitime ! Comme tout cela est méprisable !

Gerald Farnham accusa soudain quelques années de plus.

Je mérite sans doute ta rancœur, murmura-t-il. Avoir des petits-enfants est pourtant mon plus cher désir depuis de nombreuses années. Je ne m’en suis pas caché. Mon fils restait sourd à mes supplications

quand je lui demandais de s'assagir, de se marier et d'avoir des enfants. Sans doute parce qu'il savait qu'un jour, il me parlerait de toi.

— Vous pouvez vivre avec cette illusion, si ça vous chante ! Personnellement, je pense que votre fils n'a plus eu une seule pensée pour moi après avoir écrit cette lettre où il révélait mon existence.

Gerald Farnham inspira avec difficulté en secouant tristement la tête.

— Je ne peux pas prétendre avoir compris mon fils. Je ne veux penser qu'à une chose, que tu es ma petite-fille et que j'aimerais faire plus amplement connaissance avec toi.

— Je...

— Je ne t'ai pas renié, Elisabeth. Je n'aurai jamais fait ça.

— On ne le saura jamais, n'est-ce pas ? fille, avec l'insolence de la jeunesse.

— Je comprends que tu détestes Gregory. En ce moment, je ne le porte pas non plus dans mon cœur. Mais nous connaissons tous les deux la vérité, désormais. Nous nous devons, l'un et l'autre, d'essayer de nous entendre.

— Je ne vous dois rien!

Gerald Farnham soupira avec impatience.

— Ton oncle et ta tante ne t'ont-ils donc jamais donné de fessée pour te corriger de ton impertinence?

Soudain, Elizabeth prit conscience du tableau mélodramatique qu'ils devaient offrir, à s'affronter au bord d'une paisible rivière, à remuer les cendres des morts et disputer de leurs torts. Elle découvrit une certaine ressemblance entre eux. Leurs yeux du même vert exprimaient pour le moment la même colère. Cet homme était son aïeul, dans leurs veines coulait le même sang...

Ses nerfs largement éprouvés cédèrent dans une brusque crise et elle fondit en larmes. Il la serra contre lui. Elle n'essaya même pas de lui résister quand il lui prit la main et l'entraîna vers sa voiture pour la conduire à Farnham Hall.

Elle ne l'avait plus quitté depuis ce jour. Peu à peu, il lui avait appris les bonnes manières et enseigné tout ce qu'une aristocrate doit savoir quand elle est amenée à hériter d'une propriété aussi prestigieuse. Au début, elle s'était sentie comme une étrangère dans cet univers trop magnifique pour elle. Mais son grand-père lui avait témoigné tant de gen-



tillesse, il l'avait montrée aux hobereaux et à ses pairs avec une telle fierté, il l'avait complimentée avec tant d'effusions chaque fois qu'elle progressait que, peu à peu, c'était le désir de devenir vraiment sa petite-fille qui l'avait poussée à accepter sa nouvelle vie.

Aujourd'hui, cinq ans après ces événements, elle se sentait parfaitement à l'aise dans sa nouvelle personnalité d'Elizabeth Farnham. Lise Morrison appartenait à un passé qu'en secret elle évoquait parfois avec tendresse, mais dont elle n'aurait parlé pour rien au monde. Voilà pourquoi elle jugeait parfaitement inutile d'expliquer à qui que ce soit que Quinn Carmichael et elle s'étaient rencontrés autrefois.

Elle qui avait du mal à rester polie avec le Canadien ne retrouvait pas la moindre étincelle de l'attirance qu'elle avait ressentie pour lui dans le passé.

Elle s'approcha de la fenêtre de sa chambre et son regard erra jusqu'à la pelouse de la Saulaie. De là, elle apercevait très nettement la silhouette vêtue de bleu qui évoluait sur la scène. Les années avaient été clémentes avec lui, il possédait toujours son charme d'autrefois. Son divorce l'avait laissé libre d'exploiter sa renommée et son succès et les paparazzi associaient toujours son nom à celui d'une jolie

femme. Elizabeth souhaita ardemment qu'il ne perde pas son temps en tentant quoi que ce soit avec elle.

— Je comprends difficilement ce remueménage, marmonna Giles à ses côtés, le surlendemain.

Elizabeth fit la grimace et s'avança avec lui dans la salle à manger. Elle aurait aimé abonder dans son sens, mais Quinn restait l'invité d'honneur de son grand-père. Gerald avait de plus passé outre sa décision de ne plus revoir le chanteur en lui demandant d'organiser un dîner en omettant sciemment de la prévenir que leur invité ne serait autre que Quinn Carmichael.

Comme il ne s'était pas manifesté depuis le déjeuner à la propriété, Elizabeth s'était crue tirée d'affaire. Mais en descendant rejoindre son grand-père au pied du grand escalier pour accueillir leurs invités, elle l'avait vu descendre de voiture et venir à leur rencontre. Elle-même avait téléphoné à une douzaine de personnes, sans se douter que Gerald se chargeait de cette invitation-là.

Elle tourna les yeux vers Quinn qui se trouvait de l'autre côté de la pièce, parfaitement détendu. Il avait été aussi à l'aise dans la ferme modeste des Morrison qu'il l'était aujourd'hui au milieu de ce riche décor. Il portait le smoking avec aisance, et la

blancheur immaculée de sa chemise de soie contrastait avec son teint mat. Ses cheveux noirs bouclaient sur le col.

A ses côtés se tenait sa cavalière, une magnifique brune qu'Elizabeth reconnut instantanément: il s'agissait de l'actrice qui avait le rôle principal dans une pièce de Samuel Beckett qui avait fait fureur à Londres, peu auparavant. Quinn ne semblait nullement ennuyé de partager les regards admiratifs de l'assistance avec une autre vedette.

Elizabeth s'était composé un masque de mondanité souriante et impénétrable quand il se tourna vers elle et rencontra son regard. Malheureusement, à la table richement décorée du dîner, son grand-père lui avait attribué la place voisine de celle du chanteur. Giles était assis de l'autre côté et aux regards ennuyés qu'il lançait fréquemment vers le voisin de droite d'Elizabeth, il était évident qu'il n'appréciait guère la compagnie que Gerald leur avait choisie.

Elizabeth jeta un coup d'œil en direction de son grand-père, et devina à son sourire entendu qu'il s'amusait comme un fou. Il était capable de tous les stratagèmes et de toutes les facéties pour faire apprécier sa nouvelle coqueluche à sa petite-fille. Mais elle l'aimait de tout son cœur, et n'éprouvait pas de rancune. Cependant, même pour lui faire plaisir, elle

ne pouvait afficher plus qu'une politesse superficielle envers Quinn Carmichael.

— Vos répétitions se passent-elles bien, monsieur Carmichael? demanda-t-elle avec un sourire.

Les yeux bleus de Quinn lui rendirent son sourire.

— On ne peut mieux ! A propos, ajouta-t-il en sentant que Giles tendait l'oreille, le parfum a été très apprécié.

Elizabeth sursauta légèrement en glissant un coup d'œil oblique vers la compagne de Quinn.

— Je suis contente qu'il ait fait plaisir à Miss Di Marino.

— Oh ! il n'était pas destiné à Cristina! Le parfum que vous portez est léger et discret, et ne convient absolument pas à la beauté sauvage de Cristina.

— Je suis contente qu'il ait plu à... à sa destinatrice, murmura-t-elle. 1

Elizabeth éprouva soudain une timidité inexplicable. Ça ne lui était jamais arrivé. Son grand-père avait fait venir à Farnham Hall des dizaines de

maîtres de maintien et de professeurs pour lui apprendre à marcher gracieusement, à s'exprimer dans un anglais parfait, à entretenir une conversation avec les plus ennuyeux des convives, et à prendre la direction de ses affaires en prévision du jour où... Et pourtant, en présence de Quinn Carmichael, elle se sentait gauche et mal à l'aise. L'insistance avec laquelle il la dévisageait était à la limite de l'inconvenance. Elle était maquillée à la perfection, du chignon souple qu'elle avait relevé au sommet de sa tête ne s'échappait aucune boucle rebelle, une moue charmante flottait sur ses lèvres écarlates, sa robe noire à col montant, tombant jusqu'aux chevilles ne révélait pas un centimètre carré de sa peau laiteuse. Alors pourquoi tant de malaise, comme à un bal de débutantes?

— Giles, dit-elle enfin, parle donc à monsieur Carmichael de ton élevage de chevaux.

— Je serais flatté, répondit Giles, que M. Carmichael trouve quelque intérêt à ma modeste écurie.

— Mais comment donc!

— J'ai toujours voulu avoir un haras, continua-t-il. Actuellement, je suis particulièrement fier de deux pur-sang arabes que...

Elizabeth gémit intérieurement. Il suffisait de lancer Giles sur ce sujet pour ne plus entendre parler que de races et de pedigrees jusqu'à la fin de la soirée. Sans compter qu'elle voyait poindre un intérêt nouveau pour Quinn dans le regard de Giles. Elle venait probablement de perdre son seul allié contre Quinn Carmichael !

Ses joues s'empourprèrent quand elle croisa les yeux narquois de Quinn. Elle fusilla du regard son grand-père de l'autre côté de la table, qui ne cachait même pas son ennui devant les développements enthousiastes de Quinn sur les robes et les chanfreins...

Comme prévu, Giles parla sans discontinuer de ses chevaux favoris jusqu'à la fin du repas. Et si sa conversation indisposait aussi Quinn Carmichael, celui-ci n'en montra rien. Avec persévérance, il lui posait des questions, l'encourageait à poursuivre.

— Vous savez, ce qui est extraordinaire chez ces chevaux, c'est qu'ils conservent leurs caractères essentiels dans tous les pays qui se consacrent à leur élevage. Et ils sont nombreux ! Saviez-vous qu'au départ, la race était anglaise ?

— Non, vous me l'apprenez.

— Les apports de sang étranger ont été nombreux à travers les siècles, mais avec une dominance de sang arabe. C'est pourquoi ils ont retenu ce pedigree de pur-sang arabe.

— Les vôtres participent-ils à des courses?

— Le contraire serait dommage ! C'est leur vocation première, non? Vous connaissez le proverbe ? « Si on te dit qu'on a vu un cheval voler, c'est que c'est un cheval arabe ».

Lorsqu'ils quittèrent la table pour aller prendre le café au salon, Elizabeth était à bout de patience. Quinn ne paraissait pas le moins du monde affecté par les discours de Giles, toujours aussi intarissable. La conversation se prolongea autour d'une tasse de café. Elizabeth avait la sensation que Giles était passé à l'ennemi et avait trahi leur accord tacite. Ce qui était positivement ridicule. Il avait seulement trouvé un interlocuteur aussi passionné que lui pour ce sujet.

— Tout va bien? demanda soudain son grand-père à son côté.

— Je me suis ennuyée pendant tout le dîner, mais ça n'a aucune importance.

— Ah... Mais je suis certain que Quinn sait parler d'autre chose.

— Certainement. Et Giles aussi.

— Ça reste à prouver..., fit son grand-père avec dédain. Ecoute, ma chérie, si tu détestes Quinn Carmichael, pourquoi ne le dis-tu pas franchement? Lui, paraît se plaire en ta compagnie.

— Comme il se plaît avec Cristina Di Marino et toutes les autres vraiment, grand-père, tu es aveugle!

Le vieil homme tressaillit.

— Il est inutile de t'emporter.

Elizabeth regretta son impertinence en le voyant hausser les épaules et s'éloigner vers d'autres convives.

— Etes-vous toujours en colère contre moi? Elle se tourna brusquement face à Quinn, immédiatement sur ses gardes. Giles s'entretenait avec Cristina Di Marino un peu plus loin.

— Il est en train de lui dire combien elle est belle, murmura Quinn. C'est un compliment qu'elle



ne se lassera jamais d'entendre. Je reviens à ma question: êtes-vous toujours en colère contre moi?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Moi je vois, mais quel que soit le tort où je me suis mis, je vous présente mes excuses.

— Vous vous trompez, monsieur Carmichael, rétorqua-t-elle avec froideur. Je ne vous connais pas assez pour vous en vouloir.

— C'est pourtant bien l'impression que vous donnez.

— Désolée. Que me reprochez-vous?

— Votre hauteur.

Elizabeth haussa les épaules avec un rire qui sonna faux.

— Allons, vous vous faites des idées, monsieur Carmichael...

— Peut-être.

Elizabeth changea abruptement de sujet.

— Dites-moi, avez-vous eu le temps de visiter un peu le New Hampshire ? Notre campagne est magnifique.

Quinn prit son temps pour répondre, nullement satisfait en apparence par le tour que prenait la conversation. Puis il haussa imperceptiblement les épaules.

— Je suis déjà venu dans la région.

— Vraiment ?

— Oui, D'ailleurs, je suis content que vous en parliez.

Se sentant menacée, Elizabeth chercha Giles des yeux. Il continuait de s'entretenir avec l'actrice, les yeux brillant d'admiration. Il ne lui serait d'aucun secours ; Elle avait pourtant besoin que quelqu'un l'aide à quitter ce terrain dangereux.

— ... ont quitté la région, et les gents qui sont installés dans leur ferme m'ont dit que vous pourriez peut-être me renseigner.

— Pardon ? demanda-t-elle abruptement. Excusez-moi j'étais ailleurs.

— Je disais, répéta patiemment Quinn, que j'avais des amis dans une ferme de cette propriété, les gens qui y vivent aujourd'hui m'ont dit que vous pourriez peut-être m'indiquer l'endroit où ils vivent maintenant.

Elizabeth se sentit tout à coup trembler de la tête aux pieds.

— Et pourquoi le saurais-je, je vous prie?

Quinn fronça les sourcils.

— Parce qu'ils étaient locataires de votre grand père.

— Ah... ah ! oui. Mais vous savez, il a beaucoup de locataires. Peut-être que si vous me donniez leur nom...

— Les Morrison.

Des amis! Il parlait d'Hector et de Madge comme d'amis ! Comment osait-il alors que la dernière fois qu'ils l'avaient vu, sans savoir qu'il avait abusé de leur hospitalité et de leur confiance, c'était pour entendre de sa bouche l'atroce nouvelle de la disparition de Fergus...

### *Chapitre 3*

Elizabeth toisa Quinn Carmichael avec froideur.

— La famille est partie vivre au Portugal, je crois.

— Au Portugal ! Comme je suis déçu !

— Oui, continua-t-elle sur le même ton. Si je me souviens bien, ils ont réussi à mettre de l'argent de côté pour prendre leur retraite là-bas.

— Dommage, j'aurais bien aimé les revoir.

Elizabeth bouillait de rage froide.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit-elle abruptement. Je dois aller vérifier quelque chose à la cuisine.

Hâtivement, elle quitta la pièce. Son excuse ne tenait pas. Quel besoin aurait-elle eu de se rendre à

la cuisine puisque le dîner était terminé depuis longtemps? Mais elle devait s'éloigner de Quinn Carmichael à tout prix, avant de déverser sur lui toutes les accusations qui menaçaient de l'étouffer.

Elle s'élança dans le couloir en courant, et bouscula presque son grand-père qui sortait du salon. Elle trouva refuge dans son boudoir et referma la porte à clé derrière elle avant de s'y appuyer pour reprendre son souffle. Pauvre Fergus! Il avait cru, neuf ans auparavant, que ses rêves étaient soudain devenus réalité : Quinn Carmichael lui avait proposé de s'associer avec lui et l'avait invité à l'accompagner au Canada pour la préparation de son prochain disque. Désormais, ils travailleraient ensemble et deviendraient célèbres, comme l'avait laissé présager le succès de leur première chanson.

Terri l'avait accompagné au Canada, dans l'espoir de trouver du travail là-bas et de se rapprocher des Etats-Unis. Mais Elizabeth n'avait eu aucun doute sur les véritables raisons qui avaient poussé Terri à partir. Elle prétextait ses liens avec Fergus pour suivre Quinn...

Six mois plus tard, Fergus était mort...

Dans les premiers temps, ses lettres avaient été enthousiastes, dépeignant avec d'amples détails la maison des Carmichael au pied des Rocheuses cana-

diennes. Plusieurs générations de Carmichael s'étaient succédées au cœur des immenses forêts qui s'élançaient sur les flancs des Rocheuses et recouvraient les vallées. Au début de l'installation des premiers bûcherons de la famille, une hutte sommaire avait été construite avec des troncs d'arbres abattus et fichés dans le sol. Au fil des années, la hutte s'était transformée en véritable habitation. Le confort moderne côtoyait discrètement la rusticité chaleureuse des quilts, des tapis ronds tissés à la main et des silhouettes grossièrement sculptées dans le pin qui ornaient le dessus de la vaste cheminée.

Fergus parlait aussi beaucoup de son travail avec Quinn, de leurs longues soirées passées à composer, reprendre et peaufiner leurs créations communes. Et puis les nouvelles s'étaient espacées et les Morrison n'avaient plus reçu que des notes brèves, griffonnées à la hâte. Petit à petit, ils avaient eu le pressentiment que leur Fergus n'était plus le même.

Un jour, Elizabeth avait appris que les Morrison avaient reçu un coup de téléphone de Quinn pour leur annoncer que Fergus s'était tué en faisant de l'alpinisme sur une paroi que même les montagnards les plus chevronnés n'attaquaient jamais seuls. La douleur de ses parents avait été bouleversante. Sans cesse, la même question vaine revenait sur leurs lèvres : pourquoi Fergus s'était-il exposé à ce danger? Quelle raison particulière l'avait poussé à se

lancer dans une escalade aussi dangereuse. De tous, Elizabeth était peut-être celle que la nouvelle avait le moins étonnée. Avec Quinn Carmichael, il fallait s'attendre à tous les malheurs... Fergus avait-il découvert que Terri et son meilleur ami le trahissaient et se servaient de lui depuis des mois pour cacher leur liaison? S'était-il suicidé? Avait-il été criminellement encouragé dans sa tentative par Quinn et Terri ? Les soupçons les plus terribles assaillaient Elizabeth. Terri avait fait un voyage éclair pour l'enterrement avant de repartir pour le Canada *pour son travail*, c'est ce qu'elle avait prétendu.

Après la mort de leur fils unique, Madge et Hector Morrison s'étaient cloîtrés dans leur chagrin, vivant repliés sur eux-mêmes.

Les jours suivant la tragédie, Elizabeth était venue de plus en plus fréquemment s'enfermer dans cette pièce à musique où elle et Fergus avaient passé tant de temps. Là, elle ressassait les souvenirs de leur amitié et la colère s'emparait d'elle quand ses souvenirs la ramenaient à cette nuit terrible, six mois auparavant, où elle avait découvert la liaison de Terri et Quinn. Le remords, la culpabilité la rongeaient. Si seulement elle avait prévenu Fergus à temps ! Il ne serait pas parti pour le Canada, il serait toujours vivant...

Le corps avait été rapatrié en Angleterre. Quinn avait assisté à l'enterrement et quand Elizabeth l'avait aperçu, elle avait fui, haineuse et vindicative. Le lendemain, elle l'avait revu une dernière fois, alors qu'elle venait déposer des fleurs sur la tombe de Fergus. Déjà une horreur insurmontable envers celui qu'elle considérait comme l'assassin de Fergus l'habitait. Il avait tressailli au regard farouche de l'adolescente mais s'était rapidement ressaisi, et avait reporté toute son attention sur les sanglots de Terri à ses côtés. Lorsqu'il avait relevé les yeux, Lise était partie.

A la ferme, les saisons, le ciel, le rythme régulier de la campagne n'avaient jamais plus été les mêmes après ce drame. La mort de Fergus avait enlevé toute raison de vivre à ses parents. Le travail d'Elizabeth à l'école s'en était durement ressenti et, de son côté, Hector s'était désintéressé petit à petit de l'exploitation.

Deux mois plus tard, l'album des chansons que Quinn et Fergus avaient écrites ensemble était sorti, aussitôt couronné de succès. Grâce aux droits d'auteur qui leur revenaient, vivement encouragés par Elizabeth et son grand-père, Madge et Hector avaient accepté de laisser leurs douloureux souvenirs derrière eux et d'acheter une maison au Portugal, réalisant un vieux rêve sentimental de leur jeunesse.



Depuis, les lettres que son grand-père recevait d'eux une fois par an témoignaient qu'ils avaient recommencé à vivre.

Si Fergus n'avait pas rencontré Quinn Carmichael, rien de tout cela ne serait arrivé... Et ce soir, le chanteur était sous le même toit, dans la maison de son grand-père, et avait osé parler de Madge et d'Hector comme d'amis ! Comment pouvait-il mentionner seulement leur nom ? Rien de ce qu'il pourrait dire ou faire ne parviendrait à lui faire oublier sa dramatique responsabilité.

Rien d'étonnant à ce qu'il ne l'ait pas reconnue. En neuf ans, elle avait beaucoup changé. Ses cheveux d'un blond argenté étaient autrefois tirés et tressés. Ils étaient maintenant coupés au-dessous des épaules et élargissait l'ovale de son visage. Le dessin de ses pommettes hautes s'était affermi, et sa physionomie avait pris un air raisonnable et mesuré bien différent de ses foucades passionnées d'adolescente prête à toutes les audaces. Mais sa silhouette surtout avait changé. Elizabeth était devenue une femme élégante, sûre d'elle, gracieuse et d'une grande distinction. Seule sa haine contre Carmichael était restée la même.

Dans le couloir, quelqu'un secoua la poignée de la porte.

— Elizabeth, c'est Giles. Ouvre-moi.

Avec un soupir las, Elizabeth débloqua la porte.

— Mais que fais-tu ici? demanda Giles en la regardant regagner la fenêtre.

Elle se ressaisit.

— C'est curieux, je ne pensais pas que je te manquerais.

Avec un sourire ironique, elle revint vers lui. Giles affichait un air gêné.

— J'essayais simplement de distraire la Marino pendant que tu parlais avec Quinn.

— Je sais bien, je plaisantais...

Elizabeth posa la main sur le bras de Giles et l'entraîna hors du boudoir. Elle se sentait trop fragile pour rester seule avec lui et affronter ses questions.

— Ton grand-père se demandait où tu étais passée. C'est lui qui m'a envoyé te chercher.

Elle lui tapota la main distraitemment. Giles ne se rendait pas compte qu'en obéissant en tout docilement à Gerald, il s'éloignait encore davantage du but

qu'u s'était fixé. Les êtres sans caractère n'inspiraient que mépris au vieil homme frondeur et décidé. Il devenait de plus en plus évident que le pauvre Giles n'avait pas suffisamment de personnalité pour lui tenir tête. Et quel dommage qu'il se soit lié d'amitié avec le seul homme au monde qu'elle détestait!...

— Allons rejoindre les autres.

De retour au salon, elle adressa à son grand-père un sourire. Puis elle chercha à s'étourdir en papillonnant d'un groupe à l'autre jusqu'à ce que les premiers invités commencent à prendre congé.

Prudente, elle se garda de se trouver sur le chemin de Quinn. Il avait réveillé trop de mauvais souvenirs en une seule soirée pour qu'elle lui reparle jamais ce soir.

— Bien joué, souffla Gerald à son oreille. Pour un peu, on n'y verrait que du feu.

Etonnée, Elizabeth le dévisagea sans comprendre.

— De quoi parles-tu?

Il haussa les épaules.

— De ton insistance à éviter Quinn, évidemment !

— Ah ! notre invité d'honneur ! Il me semble que d'autres ont suffisamment monopolisé son attention pour la soirée.

— Où as-tu disparu tout à l'heure? Tu m'as bousculé comme un ouragan en courant je ne sais où!

— Franchement, grand-père, tout le monde a besoin de s'isoler de temps à autre...

— Giles dit qu'il t'a trouvée enfermée dans ton boudoir. Il paraît que tu réfléchissais toute seule et que tu n'avais même pas allumé la lumière.

— J'avais mal à la tête, il me fallait du calme.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu, tout simplement?

— Tu te serais inquiété inutilement.

— Oui, peut-être. Mais c'est normal de la part d'un vieil homme sénile...

— Allons, ne dis pas de bêtises, fit Elizabeth en lui pressant affectueusement le bras. Tiens,

j'aperçois les Mallory qui s'apprêtent à partir. Allons leur dire bonsoir.

Heureusement, son grand-père paraissait avoir accepté son explication, d'ailleurs presque vraie. Une réelle migraine lui martelait les tempes et la proximité de Quinn Carmichael n'arrangeait pas les choses. Commençait-il à discerner une vague ressemblance avec l'adolescente qu'il avait rencontrée chez les Morrison neuf ans plus tôt? Quoi qu'il en soit, il semblait toujours aussi décidé à briser la glace. Lise-Elizabeth connaissait bien ce regard pour l'avoir souvent surpris, identique sur le visage de son grand-père, quand il était prêt à tout pour obtenir ce qu'il souhaitait.

Très récemment encore, il avait livré bataille contre elle pour lui faire accepter l'invitation de Quinn Carmichael sur la pelouse de la Saulaie... Elizabeth avait énuméré tous les arguments qui lui venaient à l'esprit pour l'en dissuader, en vain. Gerald semblait avoir prévu chacune de ses objections.

Il était sûr de lui et les écartait une à une, patiemment, avec une assurance exaspérante. Mais n'avait-elle pas le même caractère entêté?

— Elizabeth !

Elle n'avait pas vu Quinn approcher. Il se dressait maintenant devant elle. Il prit ses mains dans les siennes et chercha ses yeux.

— Maintenant, je peux vous appeler par votre prénom, j'espère.

Gerald guettait la réponse d'Elizabeth. Refuser ce médiocre privilège serait peu stratégique, et elle ne redoutait rien de plus que les reproches de Gerald.

— Naturellement, répondit-elle le plus froidement possible.

Satisfait, il hocha la tête avant de se tourner vers Gerald.

— Nos projets ne sont pas changés pour demain ?

— Bien sûr que non ! Soyez là vers midi.

Oh non ! il avait invité Quinn à déjeuner, une fois de plus sans la consulter ! Les initiatives de son grand-père allaient-elles continuer longtemps à lui imposer son odieuse présence ? En attendant, elle était fermement décidée à ne pas se laisser manipuler plus longtemps !

— Vous m'excuserez tous les deux, mais je ne suis pas libre demain, dit-elle calmement.

Elle leur adressa un grand sourire.

— J'ai promis à Giles de passer la journée avec lui au haras.

— Pour nettoyer les stalles? demanda Quinn d'un air innocent.

— Certainement pas! intervint Giles, indigné et naïf.

Il jeta à Elizabeth un regard intrigué. Quand avait-elle bien pu lui faire une telle promesse? Il savait pertinemment qu'elle n'aimait pas les chevaux. Les lèvres d'Elizabeth blanchirent lorsqu'elle remarqua le plaisir que son grand-père prenait à ce dialogue de sourds.

— Vous plaisantez, naturellement, n'est-ce pas monsieur Carmichael?

— Bien sûr, pardonnez-moi. Je suis simplement surpris par la manière dont vous choisissez d'occuper votre journée de demain. Votre grand-père m'a expliqué tout à l'heure que votre dernière rencontre avec un cheval s'était... disons assez mal terminée.

— Cette anecdote a dû vous faire rire aux éclats !

Le coup d'œil qu'elle adressa à son grand-père était meurtrier. Depuis l'enfance, une peur panique la paralysait quand elle se retrouvait à proximité d'un cheval. L'équitation était la seule discipline pour laquelle elle n'avait jamais manifesté de talent naturel. Pourtant, pour faire plaisir à Gerald elle avait consenti à prendre quelques cours d'équitation l'année précédente. Après sa première tentative, une chute mémorable l'avait mise dans l'incapacité de s'asseoir pendant plusieurs jours. L'aventure avait ravi son grand-père qui en riait encore... Quand il avait appris que Giles était éleveur de chevaux, il avait trouvé leur rapprochement fort amusant, et ne manquait jamais de signaler le paradoxe à tout nouvel arrivant à Farnham Hall. Elizabeth, de son côté prétendait trouver à Giles bien d'autres qualités que celles de cavalier et d'éleveur.

— Si j'ai bien compris ce que m'a raconté votre grand-père, votre monture a d'abord tenté de se débarrasser de vous dans l'étang !

Elizabeth hochait la tête, furieuse, et se promit d'exiger des explications de Gerald dès qu'ils seraient seuls.



— Je t'ai pourtant expliqué cent fois, ma chérie, intervint Giles d'un ton raisonneur. Il fallait d'abord raccourcir les rênes et...

— Vous ne ferez jamais une cavalière de ma petite -fille, Giles, interrompit Gerald. Autant vous habituer à cette triste idée dès maintenant.

— Je...

— Puisqu'on n'arrive pas à partir, une coupe de champagne serait la bienvenue, dit Cristina Di Marino.

Apparemment, la belle Italienne n'appréciait guère d'être oubliée, surtout de son cavalier. D'autant plus qu'ils avaient passé très peu de temps ensemble durant la soirée.

— Nous partons, intervint Quinn. Assez de champagne pour aujourd'hui.

Elizabeth les regarda avec mépris. Encore deux jours avant la fin du concert, et il repartirait pour le Canada. Quel soulagement!

Quinn et Cristina étaient les derniers invités avec Giles. Elizabeth et Gerald les accompagnèrent jusqu'à leur voiture.

Elizabeth resta appuyée contre Giles, un bras passé autour de sa taille, jusqu'à ce que disparaissent les phares de la voiture de Quinn. Aussitôt, elle s'écarta de lui.

Alors qu'elle gravissait les marches du perron, son grand-père la rejoignit.

— Ne sois pas fâchée, ma chérie. C'est clair que tu lui plais énormément. Et puis tu ne le décourageras pas par des excuses peu convaincantes.

Il souriait béatement. Butée, Elizabeth regarda fixement le bout de ses chaussures.

— Pourquoi lui as-tu raconté l'histoire de ma chute de cheval? C'est très méchant de ta part!

— Mais non, mais non. Elizabeth, je vais me coucher maintenant. Ne traîne pas trop... Giles, bonsoir !

Elizabeth le suivit des yeux tandis qu'il montait le grand escalier de marbre. Ce vieux diable n'hésitait pas à marquer ouvertement sa préférence pour Quinn Carmichael... Tandis qu'ils entraient dans le salon, elle entendit Giles soupirer à côté d'elle.

— Si seulement je savais pourquoi il me déteste autant !

Elle lui tapota gentiment le bras.

— Il n'a rien contre toi. Giles, il est tard maintenant, je vais aller me coucher.

Il s'avança pour la prendre dans ses bras. Mince, élégamment vêtu d'un costume noir, il la dépassait d'au moins vingt centimètres.

— Pensaistu ce que tu disais tout à l'heure ? Tu viendras vraiment m'aider demain ?

L'idée de passer une journée entière avec des chevaux ne l'enthousiasmait guère, mais tout lui semblait préférable à la compagnie de Quinn Carmichael !

— Mais naturellement !

Elle lui effleura doucement la joue du bout des doigts. Pourquoi ne pouvait-elle tomber amoureuse de cet homme ? Il était beau, attentionné et pourtant l'étincelle qu'elle avait toujours espéré voir jaillir entre eux n'était jamais apparue. Giles l'aimait beaucoup et pensait qu'avec le temps... Enfin, l'amitié et un respect commun étaient préférables à

une émotion déchirante, source de conflits et de désespoir...

— Je suis ravi, fit Giles en se penchant vers ses lèvres.

Il fut heureux de sentir Elizabeth s'abandonner quelques secondes contre lui. Elle était si peu démonstrative ! En réalité, Elizabeth cherchait confusément à retrouver l'extase connue autrefois au sortir de l'enfance...

Elle s'écarta soudain de lui, reconnut le désir qui illuminait ses prunelles sombres, et détourna vivement les yeux.

— Il vaut mieux que tu partes maintenant, dit-elle à mi-voix.

— Mais bien sûr, ma chérie. A quelle heure comptes-tu arriver au haras ?

Tout en se dirigeant vers la voiture, ils se fixèrent rendez-vous à dix heures le lendemain matin. Elizabeth adressa à Giles un bref signe de la main en réponse à son sourire, puis rentra dès que la voiture s'éloigna dans l'allée de gravier. Pendant qu'elle reprenait lentement le chemin de la maison, un pli soucieux se dessina sur son front. Dans le vestibule, elle s'arrêta net en découvrant que son grand-père

l'attendait sur le seuil de la bibliothèque. Vêtu d'une riche robe de chambre de satin chamarré aux revers noirs, il tenait un livre à la main.

— Comme je n'arrivais pas à dormir, je suis descendu choisir un roman.

Elizabeth se rappela que la porte du salon était restée ouverte quand elle et Giles s'y tenaient quelques minutes plus tôt. La jeune femme sentit ses joues s'empourprer en songeant qu'il était tout à fait probable que son grand-père ait assisté au baiser qu'ils avaient échangé.

— Ma chérie, je crains que tu ne t'engages sur une voie sans issue. Giles est certainement un garçon charmant, même si je me moque gentiment de lui, mais j'aimerais pouvoir vous empêcher de faire une bêtise avant qu'il soit trop tard.

— Ne t'inquiète pas. Il ne m'arrivera rien de fâcheux.

— En es-tu sûre?

— Oui. Notre séparation se fera en douceur, et progressivement.

— Je n'en doute pas, répliqua son grand-père tendrement. Tu es beaucoup trop sensible pour blesser Giles.

Elle soupira. Elle devrait effectivement cesser de voir Giles beaucoup plus tôt que prévu. Il serait inutile et cruel d'entretenir davantage ces relations pseudo-amoureuses. Ah ! où était la brève extase du baiser de Quinn et d'une Lolita téméraire? Ephémère, cruellement dévastatrice, mais inoubliable comme l'homme indigne qui la lui avait fait connaître, pour son malheur...

Seule dans sa chambre, devant la fenêtre ouverte, Elizabeth se laissa envahir par une mélancolie teintée de révolte. Elle fixait sans la voir la masse sombre de la scène au milieu de la propriété quand une rage sourde monta peu à peu en elle, une furieuse envie de détruire cet homme et tout ce qu'il représentait...

Comme prévu, la journée au haras fut d'un bout à l'autre un échec saumâtre. Pourtant, Elizabeth avait sincèrement essayé de prendre les choses du bon côté. Mais la panique qui s'était emparée d'elle à chaque fois qu'elle approchait d'un cheval avait très vite eu raison de ses meilleures intentions. En outre, elle avait du mal à tenir Giles à distance après le baiser de la veille. Il se comportait comme si elle l'avait encouragé à approfondir sa cour, et elle dut

déployer des trésors d'imagination pour l'éconduire sans le blesser.

Ce fut une journée interminable et une migraine sourde lui arrachait une grimace à chacun de ses mouvements. Enfin elle se décida à rentrer. Elle était soulagée que Giles soit pris par un dîner ce soir-là, avec l'un des propriétaires des pur-sang, car elle ne désirait plus qu'une chose, prendre un bain et s'étendre entre des draps frais avec un bon roman.

Une heure plus tard, en franchissant le seuil du château, elle comprit immédiatement qu'elle pouvait dire adieu à ses projets...

## Chapitre 4

Elle considéra avec étonnement renfant blonde qui descendait au rez-de-chaussée à califourchon sur la rampe de l'escalier. Elle portait un jean étroit aux genoux effrangés et un tee-shirt si large que les épaules d'un rugbyman auraient trouvé la place de s'y loger. Avant de sauter à terre, l'inconnue poussa un sauvage hurlement d'indien, et ses longs cheveux dansèrent autour de son visage.

Bouche bée, Elizabeth la dévisagea. Petite, jamais elle n'aurait osé prendre cette liberté avec l'escalier majestueux du vestibule. La fillette qui l'observait maintenant la tête penchée n'avait pas eu tant de scrupules. Ses yeux bleus pétillaient derrière ses longs cils soyeux. Un petit nez mutin, surmontait une bouche d'un rose délicat et un adorable menton ovale... Deux jeunes seins, pas plus gros que des boutons de rose, soulevaient sans vergogne le tee-shirt démesuré. Qui était cette ravissante apparition?



Elizabeth était sûre de ne l'avoir jamais vue au château.

— Je parie que vous êtes Elizabeth. Vrai ou faux ? dit la gamine en enfonceant les mains dans les poches arrière de son jean délavé.

Elizabeth hocha la tête tandis qu'un doute affreux s'insinuait en elle.

— Oui.

— Il ne faut pas m'en vouloir pour la rampe. Je n'ai pu résister. Papa me tuerait s'il l'apprenait.

Papa... Elizabeth n'eut pas à réfléchir davantage.

Ce mystérieux « papa » lui avait légué son léger accent canadien.

— Je te promets de ne rien dire à personne. Mais comment t'appelles-tu ?

— Marni Carmichael. Je suis là pour quelques jours avec mon père.

Décidément, le mauvais sort s'acharnait sur elle !

Il allait falloir supporter la fille maintenant !  
Mais Marni n'était pas responsable des frasques de son père

— Je suis contente de faire ta connaissance, Marni.

— Est-ce que je peux vous dire « tu » et vous appeler Elizabeth? A moins que vous préféreriez Beth ?

Gerald n'avait jamais employé de diminutif ni de surnom avec elle, et cette proposition n'enchanta guère l'héritière de Farnham Hall.

— Va pour le tutoiement, mais je préfère Elizabeth, répondit-elle avec fermeté.

Refermant la porte derrière elle, elle se décida enfin à avancer dans le vestibule.

— C'est une maison fantastique, dit Marni avec componction.

La tête rejetée en arrière, elle admira un instant le plafond voûté décoré d'amours ailés par un artiste du XIX<sup>e</sup> siècle.

— Qu'est-ce que ça a dû être chouette de grandir ici! ajouta-t-elle d'une petite voix flûtée.

— C'est vrai, c'est un grand privilège, convint Elizabeth.

La réflexion de Marni lui rappela l'admiration de Fergus la première fois qu'il avait pénétré dans ce hall.

— Euh... où est ton papa?

— Il répète, fit Marni avec une grimace. Ça fait des heures que ça dure! Il est toujours angoissé avant un concert, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules.

Angoissé? Quinn Carmichael? Elizabeth en doutait. Il n'avait sans doute jamais connu ce sentiment !

— Ah ! Dans ce cas, peux-tu me dire où est mon grand-père ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Je crois qu'il est allé jusqu'à la pelouse de la Saulaie. On dirait que c'est un fan de papa. Est-ce que je me trompe?

Maintenant, Elizabeth comprenait mieux pourquoi Gerald n'avait pas tenté de la dissuader de passer la journée avec Giles II avait pris ses dispositions

pour qu'elle retrouve ses invités-surprise le soir, à brûle-pourpoint et s'en occupe jusqu'à leur départ! Comment avait-il pu lui faire de telles cachotteries en connaissant son antipathie pour Quinn Carmichael?

Elizabeth secoua distraitement la tête. Quelles autres mauvaises surprises son grand-père lui réservait-il ?

— Et M. Simons? Est-il aussi invité? demanda-t-elle à Marni.

— Bruce ne se sent pas à sa place dans un château. Il a préféré rester à l'hôtel avec le reste de l'équipe. En tout cas, il est content que papa puisse venir se réfugier ici. Le directeur de l'hôtel commençait à en avoir assez de repousser les gens qui essayaient de rentrer par les fenêtres!

L'effrontée pouffa de rire.

— Surtout que quelquefois, ceux qui réussissaient à passer le cordon de sécurité se trompaient de suite ! Encore ce matin, un Irlandais s'est plaint d'avoir trouvé une fille cachée dans son placard!

Elizabeth ne put résister aux cascades de rire qui secouèrent les frêles épaules de Marni et pouffa à son tour.

— J'imagine la tête du pauvre homme!

— Il était furieux! Je crois qu'il sortait de son bain. Et la fille aussi a dû avoir un choc en le voyant! Il était beaucoup moins beau que papa.

— Ça ne t'ennuie pas que des jeunes filles pourchassent ton père?

Elle n'oubliait pas qu'autrefois, elle avait fait partie de ces irréductibles kamikazes prêtes à tout braver pour approcher la vedette.

— Pas du tout, pourquoi ? C'est normal qu'elles veuillent le connaître. Et puis je sais bien que mon père ne s'intéressera jamais à personne.

— Quel âge as-tu?

— Quinze ans.

Elizabeth ne put cacher sa surprise.

— Je sais, soupira Marni avec une grimace. J'ai encore l'air d'en avoir douze!

Elizabeth l'enveloppa d'un regard compatissant. Au même âge, que n'aurait-elle donné pour que son corps se hâte de la parer de formes douces et harmonieuses.

Je t'en donnais au moins treize, fit-elle avec un clin d'œil complice.

Marni sourit.

— Je crois que nous allons bien nous entendre, toutes les deux...

Elizabeth partageait cet avis, malgré son aversion pour le père de l'adolescente. Mais elle se refusait à penser qu'il était père de famille. Pourtant, l'épanouissement et l'aisance de Marni témoignaient de la confiance et de l'amour qu'elle lui portait. Et ses manières montraient que Quinn n'avait pas négligé son éducation.

Peut-être...

Sa réponse évasive lui valut un regard attristé de Marni. Mais comment lui expliquer sa réserve?

Maintenant, je vais vite aller prendre une douche, car je reviens fourbue d'une écurie. On se reverra au dîner, d'accord?

— D'accord.

Elizabeth sentit que Marni la suivait des yeux jusqu'au palier du premier étage. Elle regrettait sa retenue, d'autant plus qu'elle avait éprouvé pour elle

une attirance spontanée. Mais savoir qu'elle était la fille de Quinn l'obligeait à maintenir ses distances. Il ne lui restait plus qu'à espérer que le séjour du chanteur serait aussi bref que celui qu'il avait passé à la ferme des Morrison.

Aujourd'hui cependant, en qualité de maîtresse de maison, elle ne pouvait faillir à ses devoirs. A Farnham Hall, l'hospitalité était sacrée. Elle aurait pu révéler à son grand-père la responsabilité de Quinn dans la mort de Fergus, mais le vieil homme était tellement subjugué par le charme du chanteur qu'il ne voudrait jamais croire à son histoire. Elle-même aurait trouvé difficile de l'admettre si elle n'avait pas été personnellement le témoin du drame à son début.

Pour se rassurer, Elizabeth se livra à un rapide calcul. La dernière répétition générale avait lieu le lendemain samedi, dans l'après-midi, quelques heures avant le concert. Le chanteur et sa fille prendraient certainement le chemin du retour le dimanche matin. Il ne lui restait donc plus qu'un dernier effort à accomplir : supporter stoïquement le dîner de tout à l'heure en compagnie de Quinn.

— C'est bien l'étang des nénuphars dont Gerald m'a parlé?

Elizabeth se figea au son de la voix familière quoique plus enrôlée ce soir après les répétitions. Tout à l'heure, les haut-parleurs avaient été mis en service au moment où elle entrait dans son bain parfumé de sels à la violette. En vain avait-elle essayé de se boucher les oreilles pour ne saisir aucune bricole des chansons qu'elle avait tant aimées. Elle songeait à sortir de l'eau quand le groupe avait entamé la chanson dont Fergus avait entièrement rédigé les paroles. Une larme avait roulé dans l'eau à la violette et elle avait quitté précipitamment la salle de bains pour se réfugier dans sa chambre.

Elle était descendue en avance pour le dîner, désireuse de profiter des derniers rayons du soleil pour une promenade dans le parc. Quinn devait être encore dans ses appartements du second étage. La pelouse de la Saulaie était déserte depuis une heure.

Elle s'était trompée. Il n'avait pas perdu une seconde pour se changer, puisqu'il l'interpellait. Sans doute l'avait-il aperçue depuis sa fenêtre. Ses cheveux étaient encore humides et il portait un complet noir et une chemise d'un blanc éblouissant. Son élégance était sans faute de goût et il savait manifestement s'adapter à toutes les situations exigées par les hasards de son existence nomade. Son aisance chez les Morrison en était déjà la preuve en son temps...



Les yeux bleus de Quinn s'attardèrent sur l'ovale parfait du menton qu'Elizabeth relevait avec défi.

La robe orangée tissée de fils dorés de la jeune femme rendait justice à la perfection de sa silhouette et à l'éclat de son teint. Mais quand il croisa son regard, Elizabeth n'exprimait que froideur glacée et réserve suprêmement dédaigneuse.

— Oui, c'est bien l'étang des nénuphars, acquiesça-t-elle.

Quinn sourit, parfaitement détendu malgré sa fatigue.

— Vous avez rencontré Marni, je crois, continua-t-il en contemplant l'étang paisible.

Elle lui jeta un regard en coin et se demanda ce que lui avait exactement raconté sa fille.

— Oui, je l'ai croisée dans le vestibule en rentrant tout à l'heure.

— Elle ne fera plus de glissades sur la rampe, elle me l'a promis.

Ainsi, Marni avait révélé à son père les circonstances de sa rencontre avec leur hôtesse. Parce

qu'elle avait craint qu'Elizabeth s'en charge? Ou parce qu'elle avait été sûre de la compréhension de Quinn ? Elizabeth penchait pour la deuxième solution.

— Avez-vous passé une bonne journée au haras?

— Nous n'y avons passé que quelques heures, heureusement.

Quinn caressa pensivement son menton fraîchement rasé.

— Etes-vous montée à cheval, princesse lointaine ?

Elizabeth fulminait. Si cet homme n'avait pas été l'invité de son grand-père...

— Il y a des façons beaucoup plus intéressantes de se divertir, lorsque je vais chez Giles, répondit-elle, contente de sa provocation.

Quinn accusa le coup sans broncher.

— Ah? Mais vous pouvez vous amuser tout aussi bien ici, j'en suis sûr.

Elle le toisa avec mépris de la tête aux pieds, n'osant comprendre son allusion : Quinn se mettait-il à sa disposition pour lui faire passer agréablement le temps ?

— Ici, ces... choses ont moins d'attrait.

— Ça dépend des goûts.

Tout à coup, il fut si proche d'elle que l'air lui manqua. Elle aurait voulu lui résister quand il la prit dans ses bras, l'accabler de toutes les accusations qu'elle gardait prisonnières et lancinantes, en elle, depuis si longtemps. Mais elle resta muette et comme paralysée, et ne trouva pas la force de le repousser. Au seul contact de ses doigts autour de ses poignets, elle avait senti sa volonté l'abandonner, et elle goûta enfin la joie pure et quasi magique qu'elle avait vainement cherchée auprès de Giles la veille au soir. Sa quête s'arrêtait là, après neuf ans d'illusion et de mensonges à elle-même. De même que l'audace de ses quatorze ans l'avait poussée à se jeter à son cou, elle n'essaya pas de lutter contre l'élan qui allait enfin les réunir.

Tremblante, elle regarda, fascinée, le visage de Quinn se rapprocher du sien.

Leur baiser fut d'abord une exploration douce, mais la caresse des lèvres de Quinn s'intensifia lors-

qu'Elizabeth s'appuya faiblement contre lui. Elle noua les bras autour de son cou quand les mains du chanteur commencèrent à monter et descendre le long de son dos, sur ses épaules, sur la douceur arrondie de ses seins, l'attirant vers lui davantage à chaque seconde. Etourdie par son contact, Elizabeth fut prise de vertige et un gémissement inarticulé monta à ses lèvres prisonnières. Ni l'un ni l'autre ne s'y trompa. Elle suppliait Quinn Carmichael de ne pas arrêter, de ne jamais plus se séparer d'elle!

Horriifiée, elle revint soudain à la réalité et se dégagea brusquement. Mon Dieu, comment avait-elle pu l'embrasser, lui?!

— Pardonnez-moi, ce n'est rien, murmura Quinn ébranlé par la violence de son regard.

Elle haussa les épaules, trop agitée pour parler.

Sentant qu'elle était bouleversée, Quinn tenta de l'apaiser.

— Elizabeth, nous n'avons rien fait de mal. Et d'ailleurs, Giles et vous n'êtes même pas fiancés.

La bouche d'Elizabeth se tordit.

— Dans le cas contraire, cette pensée vous aurait-elle arrêté, monsieur Carmichael ? murmura-t-

elle d'une voix altérée par la colère. Une bague au doigt suffirait-elle à éveiller vos scrupules?

— Qu'est-ce que vous dites ? Votre grand-père m'a affirmé qu'il n'y avait rien de sérieux entre vous et Giles Soper.

— C'est peut-être à moi que vous auriez dû poser la question!

Quinn enfonça les mains dans les poches, ces longues mains d'artiste qui lui avaient procuré une émotion si douce quelques secondes plus tôt.

— Je vous la pose. Y a-t-il quelque chose entre vous?

— Non! Mais ça ne veut pas dire pour autant que rien ne m'empêche de céder aux avances du célèbre chanteur Quinn Carmichael !

— Elizabeth, nous sommes un homme et une femme normalement constitués qui se plaisent et s'attirent. Vous le savez aussi bien que moi. Maintenant, si vous tenez à vous persuader du contraire... En tout cas, pendant que vous jouez à ce petit jeu, je vais faire mon enquête et essayer de comprendre pourquoi vous m'en voulez à ce point.

— Vous ne trouverez rien, monsieur Carmichael. Rien!

— Elizabeth...

— Excusez-moi.

Cette conversation avait déjà trop duré. Elizabeth tourna les talons et se dirigea vers le château. Elle tremblait si fort qu'elle se demanda où elle trouvait l'énergie de traverser la pelouse et de gravir les marches de la terrasse qui courait autour du corps de logis.

— Il commence à faire bon le soir à cette saison, dit innocemment son grand-père en la voyant franchir les portes-fenêtres du salon.

Elle le foudroya du regard, le défiant d'ajouter quoi que ce soit. Gerald toussota avec gêne, et s'abstint de poursuivre la conversation. Ainsi, il l'avait vue près de l'étang avec Carmichael! S'il continuait à se moquer aussi ouvertement de son aversion pour Quinn, elle saurait le lui faire regretter. Mais ce fut Marni — une Marni méconnaissable dans une robe de jersey moulante jaune citron — qui la poussa dans ses derniers retranchements.

— Avez-vous vu mon père quelque part? demanda-t-elle en entrant en trombe dans la pièce. Il n'était pas dans sa chambre.

Elizabeth se sentit rougir.

— Il..., commença-t-elle.

— Je prenais l'air, intervint Quinn qui l'avait suivie à grands pas. Et pour vous répondre, Gerald, il fait effectivement *très bon* dehors.

Elizabeth écarquilla les yeux de surprise. Elle était prise au piège. Heureusement, l'arrivée impromptue de la servante qui annonçait que le dîner était servi la sauva. Au mépris du savoir-vivre, elle pénétra dans la salle à manger au bras de Marni.

— J'aime beaucoup ta robe, dit-elle à m'adolescente. Avec ça, on dirait que tu as presque seize ans!

Marni lui tira effrontément la langue et toutes les deux pouffèrent de rire. Ce soir-là, Marni avait laissé libres ses cheveux qui tombaient en une nappe presque argentée jusqu'au creux de ses reins. Son maquillage très léger ajoutait à l'impression de maturité que lui conférait sa robe très ajustée.

— Papa me répète sans arrêt que je suis idiote d'être pressée de grandir. C'est facile, lui qui est assez vieux pour s'amuser tant qu'il veut !

— Lui, il n'a pas dû souvent glisser sur les rampes.

— Justement, vous vous trompez, répliqua doucement l'intéressé derrière elle. En arrivant ici le premier jour, je n'avais pas fait un pas dans le vestibule que déjà je me disais qu'une aussi grande maison était un lieu idéal pour des enfants. Qu'en pensez-vous, vous qui avez toujours vécu là ?

Elizabeth se retourna et scruta son visage impénétrable. Si elle avait été élevée seule au château; la présence d'enfants de son âge lui aurait beaucoup manqué. Heureusement qu'il y avait eu Fergus Morrison...

— Installons-nous, déclara-t-elle.

Elle invita Marni et Quinn à prendre place autour de la petite table ronde préparée à leur intention dans la salle à manger familiale. La pièce, plus petite que la salle à manger d'apparat, apportait la preuve que Gerald considérait ses hôtes comme ses intimes.

Pendant le dîner, elle évita soigneusement d'engager la conversation avec Quinn, bien qu'elle



sentît constamment son regard posé sur elle. En revanche, elle s'entretint jusqu'au dessert avec Marni. Toutes deux s'accordaient à dire que la mode actuelle était anti-féminine et que Michael Jackson était meilleur que Prince. Bien sûr, par un accord tacite, elles évitèrent avec le même soin de parler des chansons de Quinn.

— Vous n'avez pas l'impression qu'on est de trop? finit par demander Gerald à ce dernier.

Son invité lui sourit.

— J'étais sûr qu'elles s'entendraient bien. J'en suis très heureux.

— Alors vous la laisserez venir faire quelques courses avec moi demain, n'est-ce pas ? demanda Elizabeth.

— Des courses?! s'écria Marni avec excitation. Super!

Les yeux brillants, elle se tourna vers son père pour quêter son approbation. Elizabeth regarda l'adolescente.

— Pourquoi pas? répondit-il enfin en haussant les épaules. Si Elizabeth est assez courageuse pour

t'emmener t'acheter des chiffons, je me décharge volontiers sur elle de cette responsabilité.

Marni fronça son petit nez.

— Tant mieux! Je n'ai pas l'impression que tu m'aies vue grandir et tu veux toujours m'habiller comme une petite fille.

La camaraderie qui unissait le père et la fille était touchante, et si évidente qu'Elizabeth en eut le cœur serré. Comment Quinn pouvait-il à la fois être un père attachant et avoir traîtreusement bouleversé la vie de Fergus?

Ils s'installèrent au salon pour le café et Quinn prit place à côté d'elle sur le canapé. Elle fut aussitôt sur la défensive.

— Giles n'est pas là, ce soir? demanda-t-il.

— Non, il est retenu par un dîner d'affaires chez le district attorney.

Pendant ce temps, Marni parlait avec son grand-père du célèbre Derby d'Epsom auquel elle avait assisté récemment avec son père. Au bout d'un instant, Elizabeth s'enfonça dans le mutisme et soupira profondément.

— Elizabeth...

Gerald l'appelait tandis que Marni se dirigeait vers une vitrine ancienne où Elizabeth conservait sa collection d'éventails.

— Si tu nous jouais quelque chose, ma chérie? Elizabeth jeta, un coup d'œil embarrassé vers Quinn. Il ne manquerait plus que la scène réveille ses souvenirs du passé à la ferme!

— Pas ce soir, grand-père. Je... je suis un peu fatiguée.

Gerald parut déçu.

— Dommage... Elle joue divinement bien, ajouta-t-il à la cantonade.

— Je suis sûre que monsieur Carmichael serait très déçu, se défendit Elizabeth. Ce n'est pas parce qu'on est capable de jouer un air reconnaissable qu'on peut se vanter d'être pianiste!

— Allons, ma chérie, tu ne te rends pas justice!

— Ça me ferait plaisir de vous entendre, renchérit Quinn.

- Je vous aurai prévenu!
- Je me charge de tourner les pages.
- Ce ne sera pas nécessaire.

Avec dignité, elle se leva et marcha jusqu'au piano à queue qui occupait un angle de la pièce. Elle choisit un morceau léger, le thème musical d'un film de Fred Astaire et Ginger Rogers, qui plairait à son grand-père. Tous les deux étaient des inconditionnels de ces vieilles comédies américaines en noir et blanc.

Une fausse note lui échappa lorsque Quinn vint s'asseoir à sa gauche sur le banc et se mit à l'accompagner dans les graves. Les années passées à apprendre à rester sereine et grave en toute occasion l'aidèrent à se ressaisir et elle se remit à jouer avec son habituel brio. C'était comme si ces neuf années n'avaient jamais existées. Leurs jeux s'accordaient à la perfection, la musique dominait provisoirement les passions humaines.

Pour rompre l'enchantement, volontairement, elle plaqua un faux accord, puis elle se tourna avec un sourire d'excuse vers son grand-père.

— Je suis vraiment trop fatiguée pour continuer ce soir, dit-elle en réponse à son froncement de sourcils. Je préfère monter. Bonsoir tout le monde.

Elle alla embrasser Gerald sur la joue, sourit à Marni et évita soigneusement le regard de Quinn en lui adressant un hochement de tête avant de sortir de la pièce. Depuis tout à l'heure, une transformation subtile s'était opérée en elle, dont elle commençait seulement à entrevoir les effets. Certes, elle reprocherait éternellement à Quinn la mort de Fergus. Mais les données avaient changé. Elle avait fondu de plaisir dans ses bras, au bord de l'étang; elle avait éprouvé avec lui une brève complicité plus puissante que la haine ancrée en elle.

Elle s'interrogea avec terreur. L'amour tout neuf et innocent qu'il lui avait inspiré à l'âge de quatorze ans, qu'elle avait cru tuer en découvrant sa duplicité, cet amour n'était pas mort. Malgré tout, elle avait continué d'aimer Quinn Carmichael, toutes ces années, et l'aimait encore !

Lentement, une larme roula sur sa joue.

## *Chapitre 5*

Elizabeth avait d'abord pensé prétexter une migraine pour annuler la journée de shopping promise à Marni. Mais elle se félicitait à présent de n'en avoir rien fait. L'enthousiasme de l'adolescente était tellement communicatif ! Et si elle était restée au château le matin, son grand-père aurait cherché à en savoir davantage sur la scène qu'il avait surprise depuis la terrasse du salon avant le dîner.

A New Alresford, le gros bourg où elle conduisit Marni, une question obséda Elizabeth: comment un homme aussi foncièrement égoïste que Quinn Carmichael pouvait-il être le père de sa petite compagne vive et spirituelle? Seule l'influence de Maggie Carmichael avait pu lui façonner un caractère aussi heureux et équilibré. Leur escapade à New Alresford les ravit autant l'une que l'autre. Elizabeth suivit Marni de boutique en boutique jusqu'à ce qu'elle se déclare satisfaite de ses achats. Pour son

jeune âge, elle avait un goût étonnamment sûr. Refusant en bloc le classique, elle réussissait à associer des tenues et des couleurs dont, à priori, rien ne permettait de penser qu'ils pussent se porter ensemble. Elizabeth avait même suivi les conseils de Marni et s'était acheté quelques colifichets qu'en d'autres circonstances, elle n'aurait même pas regardés.

Elles déjeunèrent dans un restaurant tranquille, loin de l'activité du centre, et se décidèrent toutes les deux pour une salade et une quiche. Marni mordit dans la sienne avec appétit.

— Je grandis encore, s'excusa-t-elle. Tout ce que j'espère, c'est que je ne vais pas grossir.

— Tu es parfaitement proportionnée, rassure-toi. Prends un dessert si ça te fait envie.

— Non, il faut rentrer. Je ne voudrais pas être en retard. Mon père a généralement besoin que je lui remonte le moral avant les concerts.

— Vraiment?

— Il a le trac avant d'entrer en scène, comme tout le monde. Une fois qu'il commence à chanter, c'est fini. Il ne pense plus qu'au public, à sa voix, à ses accompagnateurs.

Elizabeth fronça les sourcils.

— Il pense peut-être à ses cachets, aussi, non?

— Peut-être, mais plusieurs fois par an, mon père donne des concerts au bénéfice d'associations et ne touche pas un sou.

— Des associations charitables?

— Oui, quelque chose comme ça. Phil... euh... philanthropes.

Elizabeth n'en croyait pas ses oreilles. Sans doute son agent avait-il suggéré cette idée pour diminuer le montant des impôts de son poulain favori. De toute façon, cette initiative ne pouvait qu'améliorer son image aux yeux du public.

— Nous devrions rentrer, déclara Elizabeth un peu sèchement.

Aussitôt, le visage de Mami s'assombrit.

— Je n'ai rien dit qui ait pu te contrarier, j'espère. Si tu as encore des doutes sur cette robe rouge...

— Non, non, pas du tout ! Je vais même la porter au dîner ce soir.



Elizabeth sourit à l'adolescente. Elle se rendait compte combien ses sautes d'humeur pouvaient être déroutantes pour Marni. Mais comment lui expliquer?

— Je redoute simplement que les routes soient encombrées. Alors s'il faut vraiment que tu sois auprès de ton père avant le concert, mieux vaut nous dépêcher.

— A t'entendre, on dirait que tu ne me crois pas ! Sais-tu ce que c'est que de se retrouver devant des milliers d'inconnus? Moi, j'en serais bien incapable !

— Je suppose que depuis le temps, ton père s'y est habitué.

— Il répète souvent, déclara Marni solennellement, que le jour où il n'aura plus peur d'affronter la foule, c'est qu'il aura perdu le feu sacré.

La circulation s'épaissit sensiblement à deux ou trois kilomètres de Farnham Hall. Pour obtenir une bonne place, les spectateurs se ruèrent déjà sur les lieux du concert, avec quatre ou cinq heures d'avance. En franchissant les grilles, quelques minutes plus tard, Elizabeth fit un signe de main amical à plusieurs ouvriers du château qui dirigeaient les

premiers arrivants vers le parking. Tout excitée, Marni s'agita sur son siège.

— J'ai l'impression qu'il va y avoir un monde! Plus que pour Madonna au parc de Sceaux!

— Je crois aussi, acquiesça Elizabeth d'un ton neutre.

Elle songea que le concert remporterait sans doute un énorme succès. Le répertoire de Quinn plaisait toujours autant: mélodies d'amour, refrains chantant la nostalgie, la révolte, la tendresse... Depuis cinq ans, il écrivait lui-même ses paroles, ce qui ne manquait pas d'intriguer Elizabeth. Comment pouvait-il traduire la mélancolie et le malheur d'aimer avec autant de justesse, lui à qui la vie n'avait jamais rien refusé, lui qui s'était servi des autres sans se soucier jamais des conséquences de ses actes?

Elizabeth et Marni convinrent de se retrouver avec Gerald au salon pour le thé et se séparèrent dans le vestibule du château en emportant chacune ses paquets. Gerald était seul quand Elizabeth entra dans le petit salon. Immédiatement, elle fut sur ses gardes en voyant briller une lueur satisfaite dans les yeux de son grand-père. Prenant les devants, elle leva la main pour lui couper la parole.

— Avant que tu me mitrailles de questions, je préfère t'avertir: il ne s'est rien passé! Quinn Carmichael m'a embrassée, je le reconnais. Je me suis laissé faire puis heureusement j'ai rapidement repris mes esprits. Voilà, il n'y a rien à ajouter.

— Ah, tu avoues tout de même que tu étais troublée.

— Pas troublée, surprise.

— Ah bon? Pour un effet de surprise, ça a quand même duré assez longtemps. Arrête-moi si je me trompe, mais de loin, on aurait dit que tu fondais dans ses bras!

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Voyons ma chérie, ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire des grimaces...

— En tout cas, tu peux être sûr que c'est bien la dernière fois que je me laisse faire.

— Vraiment?

— Grand-père, n'essaie pas de jouer au plus fin avec moi. Si tu complotes quelque chose pour me rapprocher de Quinn Carmichael, tu perds ton temps.

Sans compter que tes allusions et tes sourires entendus commencent à devenir gênants !

— Tu ne l'aurais pas embrassé si tu le haïssais.

— Il sait qu'il a beaucoup de charme et tout lui est bon pour parvenir à ses fins.

— Ma chérie, tu ne crois pas que tu exagères un tantinet ?

— Grand-père, je n'ai jamais connu personne d'aussi entêté que toi ! Laissons tomber cette discussion absurde.

Le pas léger et vif de Marni résonna dans le couloir et Elizabeth se tourna vers la porte pour l'accueillir.

— Tu es juste à l'heure pour le thé.

Elizabeth achevait de remplir les tasses d'un délicieux breuvage à la bergamote quand Petersham, le maître d'hôtel, ouvrit la porte pour laisser entrer Quinn et Bruce Simons.

La main d'Elizabeth se mit à trembler légèrement quand elle tendit une tasse à Gerald et quelques gouttes de liquide ambré tombèrent sur un napperon

de dentelle. Son émotion et sa maladresse n'avaient pas échappé à son aïeul. Et Quinn? Avait-il lui aussi remarqué son trouble? Soupçonnait-il les sentiments déchirants qu'elle avait enfin reconnus? Terrorisée à l'idée de croiser son regard, elle garda les yeux baissés, laissant le soin à son grand-père d'accueillir les nouveaux venus. Marni avait bondi pour étreindre son père et embrasser Bruce qu'elle considérait visiblement comme un membre de la famille.

Elizabeth ne pouvait pourtant pas ignorer indéfiniment les deux hommes. Elle se raidit pour cacher le plus longtemps possible son émotion. Avec un sourire de circonstance, elle se tourna enfin vers eux. De toute évidence, Quinn avait travaillé dur durant cette dernière répétition. Ses cheveux étaient ébouriffés et ses yeux brillaient de satisfaction, ou de fatigue. Il émanait de lui, malgré son épuisement, une vitalité et une force auxquelles personne ne pouvait rester insensible. Quinn vit Elizabeth baisser très vite les paupières.

— Du thé, messieurs?

Bruce, totalement imperméable aux sacrosaintes traditions britanniques, fit la grimace.

— Du café, peut-être?

— Pas pour moi, merci, dit Quinn. J'ai juste le temps d'aller me préparer.

Il jeta à son agent un regard amusé.

— Mais je suis sûr que Bruce se fera un plaisir de boire une tasse de café avec ces scones.

Quand la servante vint s'informer de ce que chacun désirait, la maîtresse de maison dut le lui répéter deux fois tant la pauvre Mary était troublée par la présence de son idole.

— Vous voulez peut-être qu'on vous monte un rafraîchissement dans votre chambre ? suggéra Elizabeth après le départ de Mary.

— Mary sera enchantée de vous l'apporter, ajouta Gerald avec un clin d'œil ironique.

Elizabeth regarda son grand-père avec reproche. La pauvre fille était amoureuse de Quinn, il n'y avait pas de quoi plaisanter. C'était un sentiment qu'elle ne comprenait que trop à présent. Elle-même le sentait brûler continuellement depuis que les yeux bleus du Canadien s'attachaient au moindre de ses gestes, s'acharnaient à la pourchasser sans pitié.

— Non, ce n'est pas la peine, répondit-il. Elizabeth ?

— Monsieur ?

Un éclair de colère traversa brièvement les yeux de Quinn. Quand cesserait-elle d'employer ce ton avec lui ?

— J'aimerais vous parler avant le concert.

Cette fois, elle dut croiser les mains pour les empêcher de trembler et se tourna vers Marni, espérant s'en tirer par une pirouette.

— Je vous jure que Marni n'a pas dépensé tout votre argent cet après-midi, si c'est ce qui vous inquiète. Si je l'avais écoutée, on en aurait rapporté un camion entier!

Le visage de Marni s'éclaira.

— Papa, quand tu verras la superbe robe rouge que j'ai obligé Elizabeth à acheter!

— Je croyais que ton père ne s'intéressait pas aux chiffons.

La discussion risquait de prendre une tournure dangereuse et Elizabeth voulut y mettre fin le plus vite possible. Mais Marni fut encouragée par son père.

— Décris-moi ça.

— Eh bien, elle est rouge, avec partout des...

Elle s'interrompit tandis que Mary apportait un second plateau.

— Bref, reprit Marni, je crois qu'Elizabeth va nous faire une surprise ce soir au dîner.

— Eh bien, j'attendrai la nuit avec impatience, dit Quinn.

— Je croyais que vous ne dîniez pas avec nous? fit Elizabeth, exaspérée.

— J'ai fait avancer l'heure, expliqua Gerald. Exceptionnellement, le dîner sera servi à six heures et demie, pour que Quinn nous fasse le plaisir d'y participer.

— Fantastique, marmonna Elizabeth.

Elle qui avait cru échapper à cette épreuve ! Le destin, sous les traits de son grand-père obstiné, lui jouait décidément de bien mauvais tours.

Quinn se retira dans sa chambre pour se changer. Et Gerald Farnham étudiait toujours son visage, narquois et visiblement réjoui, pour y surprendre



l'amour en lutte avec des préjugés. Mais il ne savait pas quels lourds souvenirs torturaient la jeune femme. A plusieurs reprises, elle faillit raconter l'histoire de Fergus, mais Gerald serait sans doute attristé d'apprendre qu'elle lui avait caché tout ce temps un aussi lourd secret.

Le soir, tout en se préparant pour le dîner, elle réfléchissait encore. La robe rouge était étalée sur son lit, à côté de sandales assorties à hauts talons. Songeuse, elle se décida enfin à s'habiller puis s'approcha du miroir à trois pans. A la boutique, la robe lui avait paru très jolie, mais dans l'intimité de sa chambre, elle semblait soudain faite pour éveiller chez un homme le désir de la faire lentement glisser sur son corps et de révéler enfin sa beauté au grand jour.

Sans bretelles, la robe n'était qu'un fourreau de jersey de soie qui moulait son corps mince, depuis le bustier très échancré jusqu'à la jupe au-dessus du genou. Ses cheveux libres, frôlaient ses épaules nues. Giles adorerait cette robe et s'imaginerait sans doute qu'elle ne l'avait achetée que pour lui... Trop sexy, le fourreau allait offrir son corps à tous les regards. Elle n'était plus tout à fait sûre d'avoir fait le bon choix. La sagesse lui conseillait de ne pas porter cette robe ce soir. Elle n'avait qu'à prétendre que l'ourlet s'était défait...

Un coup bref résonna à sa porte. C'était sûrement Marni qui venait la chercher. Si elle ouvrait, Marni ne comprendrait pas ce soudain revirement. Elle hésitait encore quand elle vit la porte de sa chambre s'ouvrir pour livrer passage à Quinn.

— Comme personne ne répondait, je croyais que vous étiez déjà descendue.

En voyant Elizabeth dans sa robe rouge, il s'immobilisa. Puis, très lentement, il entra dans la pièce et referma derrière lui.

— Je comprends maintenant pourquoi vous avez un peu de retard.

Le cœur d'Elizabeth cognait si fort dans sa poitrine qu'elle avait l'impression de l'entendre résonner dans le silence. Comment avait-il osé entrer sans y être convié? Comme ce costume de soirée bleu nuit lui allait bien ! Sa chemise parme mettait en valeur son teint mat et ses cheveux gominés. Le bleu de ses yeux semblait plus intense que de coutume. Soudain, la pièce parut minuscule à Elizabeth et cette intimité brusque la mit au supplice. Avec sa robe de satin rouge, elle se sentait presque nue devant lui.

— Même si je suis en retard, ce n'est pas une raison pour entrer comme un malotru.

Il hocha la tête.

— Vous ne pouvez pas descendre dans cette tenue.

Elizabeth se raidit.

— Tiens, vous me donnez des ordres à présent?

— Je vous demande seulement d'être... raisonnable. Sauf si vous tenez absolument à ce que tous les hommes se jettent sur vous quand vous traverserez le parc.

— Ecoutez, c'est le genre de déclaration que vous pouvez faire à d'autres femmes, mais en ce qui me concerne...

— Je n'ai pas l'habitude de parler comme ça, Elizabeth, coupa-t-il vivement. Je le regrette d'ailleurs. Depuis que j'ai quitté le lycée, c'est bien la première fois que je tremble autant à la vue d'une femme.

— C'est le concert qui vous rend nerveux. Marni ; m'a expliqué que vous aviez toujours le trac quand...

— Marni a raison, mais ce que je ressens en ce moment devant vous ce n'est pas du trac, croyez-moi. Merci d'être assez belle pour me faire oublier le spectacle...

— Que venez-vous chercher ici, monsieur Carmichael?

Il soupira longuement, attentif à la courbe harmonieuse de ses hanches, à la rondeur de sa poitrine libre dans le corsage étroit.

— Je suis entré pour vous parler. Je voulais essayer de dissiper ce malaise bizarre qui plane entre nous, mais à présent...

Il haussa les épaules.

— A présent, je n'ai plus qu'une envie: vous enlever cette robe.

— Il vaut mieux que vous sortiez, dit-elle d'un ton sec.

— Oui, vous avez raison.

Mais il n'esquissa pas le moindre geste.

— Immédiatement, reprit Elizabeth.

— A vos ordres.

Il ne bougeait toujours pas. La respiration de la jeune femme devint plus difficile. Le désir de cet homme était contagieux.

— Quinn!

L'attraction qu'ils éprouvaient devint soudain irrésistible. Dans les yeux de Quinn brillait une excitation brûlante. Il traversa la pièce comme un somnambule. Soudain, elle se rendit compte de son erreur: pour la première fois, elle l'avait appelé par son prénom.

— J'attends cet instant depuis longtemps, souffla-t-il en se penchant vers elle.

Il s'empara de sa bouche et son baiser fiévreux balaya toutes ses appréhensions, noya le remords et la haine encore vivace dans le même souffle de passion. Il n'y avait aucune tendresse, aucune douceur dans ce baiser, simplement l'aveu terrible de ce qui flambait entre eux. Les bras de Quinn enserraient comme un étau son corps à demi nu. Il ne l'aimait pas, *elle* ne l'aimait pas, du moins pas comme elle avait rêvé l'amour l'année de ses quatorze ans, mais maintenant, plus rien n'avait d'importance. Seules comptaient les mains de Quinn qui pressaient son corps contre le sien et réveillaient en elle un désir

fou. La passion les poussait l'un vers l'autre au mépris de toute raison. Ils brûlaient, impatients, oubliant l'heure du dîner, les autres qui les attendaient, s'étreignaient avec une violence farouche. Renversée, Elizabeth s'accrochait à ses épaules pour ne pas perdre l'équilibre, suffoquant presque lorsque Quinn lui effleura un sein. Elle se donna silencieusement à lui corps et âme, prête à franchir toutes les barrières pour lui appartenir...

Peu à peu, son souffle se fit oppressé. Une chaleur enivrante l'inonda lorsque Quinn prit la pointe de son sein entre ses lèvres. Elle pressa sa tête contre sa poitrine, le suppliant à voix basse de combler le vide immense qu'il créait en elle. La douce caresse devint intolérable quand Quinn s'écarta pour faire glisser le corsage de la robe jusqu'à sa taille. Les jambes d'Elizabeth refusèrent de la porter, et elle s'affaissa sur le lit, Quinn à ses côtés. Le dos cambré, elle s'offrit.

— Caresse-moi, Quinn, je t'en prie...

Il l'enveloppa d'un regard fiévreux. Des boucles noires tombaient sur son front, là où les doigts d'Elizabeth s'étaient glissés dans ses cheveux. La lueur qu'il saisit dans ses prunelles le galvanisa et sa bouche retomba sur la sienne avec avidité. Leur plaisir montait vers une jouissance terrible quand un

coup frappé à la porte les ramena brutalement à la réalité.

— Coucou ! C'est moi !

Marni! Elizabeth n'aurait su dire qui, de Quinn ou d'elle-même, était le plus abasourdi. D'un coup d'œil, elle embrassa la robe rouge qui lui descendait jusqu'à la taille, et ses longues jambes nues que Quinn avait caressées quelques secondes auparavant. Ses cheveux emmêlés et ses lèvres gonflées allaient la trahir. Et Marni qui attendait derrière la porte !

— Elizabeth? appela à nouveau l'adolescente, étonnée de ne recevoir aucune réponse.

Parfaitement immobile, Elizabeth jeta un regard douloureux à Quinn qui fixait la porte sans réagir. Sa chemise était ouverte, son nœud papillon défait, et les flammes du désir vacillaient encore dans ses pupilles. Il n'avait rien de l'homme posé et impeccable qui était entré quelques minutes plus tôt dans sa chambre.

Elle bénit soudain l'arrivée de Marni. Si la fille de Quinn n'était pas venue les déranger, une vague aveugle les aurait emportés et actuellement, elle serait la proie docile de Quinn! Soudain honteuse, elle se rappela ses gémissements et ses appels désespérés. Dire qu'elle était allée jusqu'à le supplier de

l'aimer! Oui, elle avait désiré Quinn plus que tout au monde, Quinn, qu'elle abhorrait encore!

Dans le couloir, le silence était revenu. Sans doute Marni était-elle redescendue. Elizabeth rajustait sa robe quand Quinn se tourna vers elle.

— Elizabeth...

— Partez, je vous hais.

Elle se détourna, examina les longues traces ; rouges que ses ongles avaient laissées sur son buste nu. Encore ivre, elle avança d'un pas chancelant jusqu'à sa coiffeuse. A quoi ressemblait-elle, avec ses cheveux en bataille, ses prunelles brillantes, ses joues anormalement rosies?

— Ma chérie...

— Taisez-vous ! Et je vous interdis de m'appeler ! comme ça!

En proie à une nervosité incontrôlable, elle alla choisir dans l'armoire une robe décente qui la couvrirait du cou aux chevilles. Comment pourrait-elle oublier les mains de Quinn sur sa peau ? Comment pourrait-elle se pardonner un jour d'avoir trahi Fergus ?



— Je vous ai dit de partir, lança-t-elle par-dessus ; son épaule.

Quinn secoua la tête, le visage décomposé.

— Non, pas si vite. Nous devons parler de ce qui vient de se passer...

— La situation est pourtant claire, rétorqua-t-elle avec mépris : l'irrésistible play-boy Quinn Carmichael a failli faire une nouvelle conquête. Pour un peu, je me serais laissée prendre au jeu, je ne dis pas le contraire, mais tout est bien qui finit bien.

Sa respiration était courte et saccadée, et révélait l'ampleur de sa détresse. Le souvenir d'une autre Elizabeth, qui s'appelait encore Lise, prête à tout pour séduire Quinn, lui revint en mémoire. Elle s'était heurtée à une porte close derrière une autre femme qui la trompait, qui trompait Fergus et sa famille. Elle ne devait jamais oublier le suborneur qu'il était sans doute resté.

— Je suis venu à vous avec le désir farouche d'une explication, Elizabeth. Malgré tout ce que vous pouvez dire, entre nous passe une attirance extraordinaire.

— Une attirance?! répéta-t-elle furieuse. Vous n'en demandez sans doute pas plus à vos maîtresses,

mais croyez-moi, c'est bien la dernière fois que je me laisse prendre ! Maintenant, laissez-moi tranquille, Monsieur. Après-demain, vous serez loin d'ici et j'espère bien ne jamais vous revoir !

L'ignorant ostensiblement, elle se dirigea d'un pas décidé vers la salle de bains attenante. Elle prendrait une douche pour faire disparaître le goût des lèvres de Quinn sur sa peau.

— Lise?...

Elle se figea, la main sur la poignée.

— Lise, répéta doucement Quinn derrière elle. Son dos se raidit et, comme dans un rêve, elle poussa la porte et entra dans le cabinet de toilette.

## *Chapitre 6*

Rien n'aurait pu laisser supposer à un observateur impartial qu'Elizabeth vivait un des moments les plus bouleversants de son existence. Farnham jusqu'au bout des ongles, elle se comportait comme la gracieuse hôtesse que son grand-père avait élevée à la perfection. Elle parvint même à rompre la glace avec Bruce Simons et à le mettre à l'aise. Placer correctement les convives autour de la table ronde éclairée aux chandelles lui avait posé un problème d'étiquette, puisqu'il n'y avait que deux femmes pour trois hommes. Elle avait choisi de s'asseoir entre Bruce Simons et son grand-père. Marni dînerait à la droite de Gerald, et Quinn entre sa fille et son agent.

Tout à l'heure, elle avait failli renoncer à descendre dîner. En tremblant, elle avait guetté derrière la porte de la salle de bains le moment où Quinn sortirait de sa chambre. Après de longues minutes,

elle avait enfin entendu le claquement du pêne dans la gâche. Anéantie, elle s'était lentement laissé glisser à terre, nue sur le carrelage froid. Depuis quand avait-il reconnu en elle l'amie d'enfance de Fergus?

Avec la force de caractère héritée de Gerald, elle s'était ressaisie et préparée à affronter Quinn au rez-de-chaussée. Après une douche rapide, elle avait enfilé une robe stricte et des sandales noires, puis calmement retouché son maquillage devant le miroir, et s'était brossé les cheveux. La glace reflétait de nouveau l'image d'une Elizabeth parfaitement maîtresse d'elle-même. Avec un port de reine, elle était descendue rejoindre les autres au j salon. Elle avait tressailli lorsque Marni avait clamé sa déception de ne pas voir Elizabeth vêtue dans la robe rouge. Elle avait prétendu que la fermeture s'était cassée — c'était presque vrai — sachant très bien qu'elle reléguerait désormais cette robe au fond d'un placard.

Accidentellement, ses yeux se posèrent sur la chemise de Quinn. Elle était maintenant noire et il avait renoncé au nœud papillon, comme s'il portait, un deuil étrange. Par la suite, elle évita soigneusement de le regarder. Il semblait d'ailleurs réfugié dans le « silence morose » qui précédait chacun de ses concerts. Sûre qu'il ne créerait pas de scandale devant les autres, Elizabeth se détendit peu à peu, tout en conversant avec son voisin Bruce Simons.

Marni ne paraissait pas remarquer l'humeur taciturne de son père et lui parlait sans relâche, l'enjoignant de goûter à tous les plats succulents que Mary plaçait amoureusement devant lui.

Quant à Gerald, il était pour une fois silencieux et observait les convives avec l'œil aiguisé d'un maître de ballet que les comédies humaines ne trompent plus depuis longtemps. Son air absent n'abusait pas sa petite-fille. Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il se demandait pourquoi Quinn semblait si maussade, et pourquoi sa petite-fille déployait tant de grâce et de charme pour le seul Bruce Simons. Enfin, à son grand soulagement, on sonna l'heure du départ pour le concert. Giles devait venir la chercher plus tard, et l'emmener danser, loin du chaos et du vacarme qui enflait sans discontinuer dans le parc.

— Tu n'assistes pas au concert! s'écria Marni, scandalisée, au moment de partir.

Elizabeth secoua la tête, en sentant peser sur sa nuque le regard de Quinn.

— Giles, mon... ami, n'aime pas ce genre de musique, expliqua-t-elle avec un sourire de regret.

— Quel dommage, grommela Quinn derrière elle. Moi qui voulais chanter une chanson rien que pour vous!

Elizabeth se retourna lentement. Il la regardait avec une insistance qui faillit la faire rougir.

— C'est vrai? s'écria Marni, enthousiaste. Laquelle?

— Une inédite. Ça n'a plus aucune importance, répondit doucement Quinn. Eliz... abefh Farnham, passez une bonne soirée, ajouta-t-il en traînant sur la deuxième syllabe.

— Je vous souhaite à vous aussi une excellente soirée.

— Il faut y aller, Quinn, intervint Bruce.

Quinn suivit son agent. Ils sortirent avec Marni.

Elizabeth évita le regard de Gerald qui s'était approché. Quand le silence entre eux devint insupportable, elle releva le menton et se tint prête à l'affronter.

— Tu étais prévenu que Giles et moi sortions ce soir, commença-t-elle aussitôt.

Il hocha lentement la tête.

— Tant pis pour toi. Mais que fais-tu au juste, Elizabeth ?

Elle ouvrit innocemment les yeux.

— Je ne comprends pas de quoi tu veux parler.

Doucement, il lui toucha la joue.

— De ce qui a rendu Quinn aussi malheureux et toi aussi mondaine pendant tout le dîner.

— Tant d'histoires parce que j'essayais de dérider Bruce Simons!

— Ma chérie, je te connais assez bien pour savoir que quelque chose de grave te préoccupe. Ce soir, tu es inquiète, agressive. Tt... tt... ’

Posant deux doigts sur ses lèvres il l'obligea à garder le silence.

— Il vaut mieux se taire plutôt que de dire des mensonges. Sois sans crainte, je ne te demanderai rien. Je veux seulement que tu saches qu'il n'y a rien dont tu ne puisses venir me parler, ton grand-père sera toujours là pour t'écouter.

Elizabeth était trop accablée par la honte pour s'ouvrir, même à Gerald, de l'amour qu'elle éprouvait pour celui qui avait bafoué les sentiments de Fergus. Mais la tentative que venait de faire son grand-père la toucha au plus profond d'elle-même. 1

— Merci, murmura-t-elle en nouant soudain les bras autour du cou de Gerald.

— Tu n'es pas prête à te confier, je le sens bien, murmura-t-il en lui caressant les cheveux.

Des larmes perlaient à ses cils quand elle chercha son regard.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir me confier un jour, avoua-t-elle entre deux sanglots.

— Il s'agit de Quinn, non?

— Ils t'attendent, grand-père, répondit-elle en entendant un coup de klaxon devant le château.

— Elizabeth...

— Je t'en prie, supplia-t-elle. Ne pense plus à moi au concert et amuse-toi bien.

Il se pencha pour l'embrasser sur le front.



— Ne pas penser à toi ? Tu m'en demandes trop, mon poussin. En tout cas, je te promets de te laisser tranquille.

— Et de ne plus jouer les entremetteurs avec Quinn et moi?

Gerald Farnham scruta le visage de sa petite-fille, et elle sut qu'il avait senti son affolement.

— Promis, acquiesça-t-il doucement.

Pensif, il tourna les talons et descendit les marches du perron.

Elizabeth ferma les yeux et se laissa aller au soulagement d'être seule. Elle arrivait au terme de ses épreuves. Elle avait bien cru que ce moment ne viendrait jamais ! Que n'avait-elle pas enduré pendant deux heures, en sentant le regard sombre de Quinn posé sur elle? L'orgueil lui avait dicté de descendre dîner coûte que coûte, et le même orgueil l'avait aidée à tout supporter jusqu'au bout.

La voix inquiète de Petersham interrompit ses pensées.

— Désirez-vous quelque chose, Mademoiselle?

— Non merci, répondit-elle avec un sourire.

Pouvez-vous introduire M. Soper dans le boudoir à son arrivée? Je l'attends d'une minute à l'autre.

Une fois à l'abri dans son refuge, elle ne put s'empêcher de se demander quelle chanson Quinn avait eu l'intention de lui dédier. « Baisers de miel »? « Mensonges et aveux »? Les deux racontaient l'histoire d'une femme qui n'osait avouer ses sentiments à l'homme qui l'aimait. Mais elle? Lise-Elizabeth qui n'était coupable de rien, qui ne faisait que dissimuler ses émotions, l'aversion la plus indignée comme l'amour le plus fou? Elle avait failli s'évanouir quand il l'avait appelée Lise, comme avec Fergus autrefois. Depuis quand savait-il? Depuis le début? Hier? Aujourd'hui? Et puis, quelle importance ? Le voile du mystère était désormais levé, et elle n'avait plus aucune raison de continuer à se taire.

Elle se tenait près de la fenêtre depuis un moment déjà. Une foule de gens était rassemblée sur la pelouse de la Saulaie. Dès les premiers accords qui déchirèrent la nuit, des cris s'élevèrent dans l'assistance. L'agitation atteignit son paroxysme quand Quinn fit son apparition sur scène et commença à chanter les premières mesures d'« Amour d'hier ». Elle n'avait aucun mal à l'imaginer en train

d'apprivoiser la foule. Dans quelques minutes, tous seraient suspendus à ses lèvres et à son chant. Orphée charmant les animaux...

— Qu'est-ce qu'il y a comme bruit, ici ! s'exclama Giles en entrant.

Elizabeth se rendit compte qu'elle-même avait bien failli se laisser prendre au jeu du chanteur. Elle gratifia Giles d'un sourire et traversa la pièce pour recevoir un chaste baiser au coin des lèvres.

— Je suis bien d'accord. Dépêchons-nous de partir loin de ce maudit tapage ! s'exclama-t-elle en glissant un bras au creux du sien.

Le club auquel ils se rendirent était l'un des plus fermés de Londres. Des personnalités riches ou célèbres, des jeunes nantis des beaux quartiers s'y côtoyaient. Elizabeth et Giles retrouvèrent un groupe de leurs amis qui s'amuserent comme des fous toute la soirée. Mais tandis qu'Elizabeth souriait, riait à gorge déployée, dansait comme une reine sur la piste, la pensée de Quinn ne la quitta pas. Le supplice était encore plus cruel que neuf ans plus tôt, car elle avait aujourd'hui des souvenirs de femme pour la hanter. Elle le haïssait autant qu'elle l'aimait. Ses réactions irrationnelles lui inspiraient une grande terreur. Elle s'en voulait de sa faiblesse, et en voulait

d'autant plus à Quinn de l'affaiblir ainsi, elle si droite et inflexible.

Il était plus de deux heures du matin quand ils sortirent de Londres. Le concert devait être terminé. Comme d'habitude, il avait dû provoquer des délires d'enthousiasme. Quinn Carmichael ne se contentait jamais de demi-succès. Quand Giles lui proposa de monter chez lui, Elizabeth s'y refusa catégoriquement. Elle avait suffisamment joué la comédie ce soir sans ajouter une scène de tendresse sans conviction avec Giles.

— Même pas quelques minutes? insista-t-il.

Elle secoua la tête.

— Quand je sors, mon grand-père m'attend, quelle que soit l'heure à laquelle je rentre.

Giles fronça les sourcils.

— Si nous étions...

— Je suis fatiguée, Giles, coupa-t-elle.

Il ne manquerait plus que Giles se déclare et la demande en mariage ce soir! Elle avait beaucoup ! d'affection pour lui, mais bientôt, puisqu'il persistait à se comporter comme si elle lui appartenait, elle

serait obligée de lui dire qu'elle ne voulait plus le voir. Mais mieux valait attendre le départ de Quinn, afin de ne laisser planer aucun doute sur ses raisons.

— D'accord, soupira-t-il, tout dépité. Demain alors ?

Le lendemain, Gerald et elle se retrouveraient enfin seuls au château, et elle profiterait de la sieste de son grand-père pour aborder le sujet délicat de leur séparation.

— Je t'appellerai.

Elle regrettait déjà de devoir le faire souffrir. Mais plus que jamais, elle avait la certitude que l'amour ne leur ferait jamais la surprise de jaillir entre eux. Quelle ironie ! Elle aimait Quinn, mais ne l'estimerait jamais comme Giles. Quand rencontrerait-elle enfin celui qui réconcilierait définitivement en elle l'amitié et l'amour ?

Le château était plongé dans le silence lorsqu'elle pénétra dans le vestibule. Les domestiques devaient être couchés depuis longtemps, comme son grand-père et les invités.

— Bonsoir, Lise.

Elle sursauta en étouffant un cri, et se tourna vers la voix.

Quinn se tenait sur le seuil de la bibliothèque, un verre de whisky à la main. Il avait l'air épuisé dans un polo bleu au col ouvert et un jean délavé.

Elizabeth s'efforça de rester calme et s'avança vers lui. Elle s'arrêta à quelques centimètres et lui ordonna d'un regard de s'effacer pour la laisser entrer.

— C'est la troisième fois ce soir que vous m'appellez par ce nom, déclara-t-elle en entrant au salon.

Pour l'attendre, il avait dû s'installer dans un des fauteuils de cuir disposés de part et d'autre de la cheminée, car un livre était ouvert sur un guéridon. Elle se retourna vers lui avec assurance.

— Que vouliez-vous dire? Qui est Lise?

Il poussa un profond soupir et referma silencieusement la porte derrière eux. Pendant quelques secondes, il se contenta de fixer le contenu de son verre.

— C'était une petite fille, oui, répondit-il enfin. Et j'espérais qu'elle était mon amie.

Il l'observa attentivement avant de poursuivre :

— Un malentendu stupide nous a séparés.

— Quel dommage, dit sèchement Elizabeth.

Pourquoi tardait-il autant à entrer dans le sujet ?

Avait-il encore des doutes? C'était peu probable. Le choc qu'elle avait reçu en s'entendant appeler Lise l'avait sûrement trahie.

— Le concert s'est-il bien passé?

Le manque d'intérêt qu'elle avait mis dans sa question parut l'irriter.

— Bruce prétend que oui.

Elizabeth s'installa dans la deuxième chauffeuse de cuir à gauche de la cheminée, posa son sac sur la table de palissandre qui servait de bureau à son grand-père. Gerald passait beaucoup de temps à cette même place, pour gérer ses affaires, et en hiver, Elizabeth lui tenait compagnie pendant qu'il travaillait, recroquevillée à ses pieds devant un feu de cheminée.

— Vous n'avez pas l'air convaincu.

Quinn haussa les épaules.

— Quand vous êtes partie, le concert n'a plus eu la moindre importance pour moi. Je me fichais de tout.

Elizabeth se raidit mais aucun muscle de son visage ne tressaillit.

— Quant à moi, je verrai le concert à la télévision.

Elle ponctua sa phrase d'un haussement d'épaules insolent, comme si elle n'était nullement pressée. Quinn la considéra d'un air pensif, et Elizabeth croisa nerveusement les mains sur ses genoux.

— Où étiez-vous donc toute la soirée ? Je devrais plutôt dire toute la nuit!

— Monsieur Carmichael, si vous vous occupez de vos affaires?

— Vous allez m'appeler « Monsieur Carmichael » encore longtemps ? C'est grotesque !

Contenant difficilement son humeur, il enfonça les poings dans les poches de son jean et Elizabeth le soupçonna de ne pas en être à son premier whisky.



— Si vous y tenez... Quinn, reprit-elle. En tout j cas, si j'étais vous, je ne m'en ferais pas trop pour le concert. Je suis sûre que vous avez été très bon... comme d'habitude. Mon grand-père voudra certainement le regarder avec moi quand ils le passeront à la télévision, et je...

Quinn lui coupa la parole avec emportement.

— Est-ce qu'on pourrait parler d'autre chose que de ce maudit concert ! Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qu'est devenue cette jeune adolescente du nom de Lise que j'ai connue autrefois chez les Morrison.

— Elle a dû grandir.

Il pinça les lèvres.

— Et devenir Elizabeth Farnham.

Cette fois, le courage manqua à Elizabeth pour continuer à jouer la comédie.

— Oui, Cette petite fille écervelée qui s'est jetée à votre cou chez les Morrison, c'était bien moi. Depuis toute petite, je vivais chez mon oncle et ma tante à la ferme. Ce que vous n'avez jamais su, c'est qu'à dix huit ans, j'ai été vivre au château, avec Ge-

rald, parce que mon père venait de mourir et de me reconnaître.

— Pourquoi avez-vous prétendu qu'on ne s'était jamais rencontrés?

— Parce que je n'avais aucune envie de réveiller ces souvenirs.

— Pendant ce temps, je me creusais en vain la tête pour remonter le fil de mon passé!

— Allons, ça n'a pas dû vous prendre trop de temps. Quand m'avez-vous reconnue? Le soir où mon grand-père m'a forcée à jouer du piano?

Il secoua la tête.

— Non. Au moment où j'ai embrassé Elizabeth Farnham pour la première fois.

— Ne me dites pas que vous vous rappelez toutes les femmes que vous avez embrassées!

Sous l'insulte, Quinn se raidit.

— Il n'y en a pas eu autant. Avez-vous oublié que je suis resté marié dix ans?

— Non?

Il plissa les yeux, intrigué par ces attaques répétées.

— Si vous voulez insinuer que j'ai été infidèle à ma femme, je vous assure que non!

— Vous avez la mémoire courte ! Vous ne vous souvenez pas d'avoir embrassé une petite fille dans le studio de musique à la ferme? ;

— Je m'en souviens parfaitement, répondit-il doucement. Je l'ai embrassée la première fois parce qu'elle me l'avait demandé. Et une deuxième fois, parce que j'en avais envie. Je ne sais pas où ce deuxième baiser nous aurait menés sans l'arrivée providentielle de Fergus et Terri.

— Allons, Quinn, ne déformez pas la vérité, le coupa Elizabeth avec mépris. Je n'étais qu'une enfant, et vous, c'était d'une femme que vous aviez envie, ce soir-là.

Il se figea soudain, les yeux écarquillés.

— Mais... de quoi parlez-vous?

Elizabeth se leva avec un soupir de lassitude.

— Je suis fatiguée, Quinn, répondit-elle froidement. Je vais me coucher.

Il lui saisit le bras au moment où elle passait devant lui.

— Vous ne pouvez pas insinuer une chose aussi grave et vous en aller comme si de rien n'était!

Elle croisa son regard sans émotion.

— C'est vous qui le dites. Je suis ici chez moi, je fais ce qu'il me plaît.

D'un regard impérieux appuyé sur la main qui lui serrait le bras, elle lui fit signe de la relâcher.

— Y compris insulter un invité de votre grand-père ?

— Je ne vous insulte pas! rétorqua-t-elle, agacée. Croyez-moi, si je commence à vous insulter vraiment, je ne pourrai pas m'arrêter!

Elle le toisa froidement, retenant de justesse les accusations qui se bousculaient sur ses lèvres. Si elle se laissait aller, toute la haine de ce que représentait Quinn remonterait en imprécations pour éclabousser cet homme. Elle saurait trouver des mots cinglants, du vitriol... Seulement, elle-même ressortirait brisée de l'expérience.

— Il vaut mieux en rester là pour ce soir, conclut-elle en se dirigeant vers la porte.

— Lise, je veux savoir ce que vous avez voulu dire, c'est tout.

Elle pivota.

— Je vous interdis de m'appeler ainsi! Vous m'entendez ?

— D'accord, d'accord! Dites-moi simplement pourquoi vous...

— C'est bien compris, Quinn? continua Elizabeth avec véhémence. Jamais plus! Vous n'en avez pas le droit!

— Pourquoi ça?

Elle le considéra à l'autre bout de la pièce.

— Ne m'obligez pas à vous le dire, murmura-t-elle en tremblant.

— A me dire quoi?

Elle prit une profonde inspiration, sentit que le contrôle de la situation lui échappait. Elle comprit aussi qu'elle ne pourrait garder davantage son ter-

rible secret et qu'elle était sur le point de commettre l'irréparable.

L'indignation lui redonna le courage qui, un instant, lui avait fait défaut. Les poings crispés, elle leva enfin le voile sur le passé.

— Que Lise était le petit nom que me donnait Fergus. Ne jouez pas l'innocent. Nous savons tous les deux que Terri et vous, êtes responsables de sa mort! Vous pensiez que personne n'était au courant de votre liaison, mais moi, j'ai tout vu, tout entendu! Vous me dégoûtez ! Et quand Fergus s'est rendu compte à son tour que Terri le trompait avec vous, son horreur a été si grande qu'il a été, volontairement ou non, au-devant de sa propre mort en partant escalader cette montagne! De toute façon, c'est votre faute !

Essoufflée, le cœur battant à tout rompre, elle ouvrit violemment la porte et sortit en courant de la pièce.

## Chapitre 7

Quinn la rattrapa au pied de l'escalier. Lui saisissant le poignet, il l'obligea à revenir sur ses pas et referma la porte derrière eux.

— Vous ne pouvez pas lancer une abomination pareille et me laisser me débrouiller avec!

Il était fou de rage et ses prunelles flamboyaient. De la gorge d'Elizabeth sortit un bruit inarticulé qui aurait pu aussi bien être un rire qu'un sanglot. D'un mouvement sec, elle essaya de se libérer. Sa respiration oppressée soulevait sa poitrine à un rythme irrégulier.

— Lâchez-moi, Quinn! ordonna-t-elle. Ne m'obligez pas à rendre la situation encore plus impossible.

Il desserra les doigts, mais son regard la cloua sur place.

— Elle l'est déjà, à mon avis. Si j'ai bien compris, vous êtes persuadée qu'il y a huit ans, ma conduite inavouable a poussé Fergus au suicide ? Si

ça se trouve, vous allez peut-être m'accuser de l'avoir poussé, sait-on jamais?

La bouche d'Elizabeth se tordit.

— Tout ce que je sais, c'est que Fergus aimait Terri. Et qu'elle était votre maîtresse à son nez et à sa barbe!

Quinn secoua la tête, abasourdi.

— Et comment savez-vous ça?

— Quand elle venait à la ferme, Terri et moi partagions la même chambre. Oui, parfaitement, ajouta-t-elle en voyant que Quinn commençait à comprendre. 1

Mais comment lui expliquer, sans se trahir, ce qu'elle-même faisait devant sa porte à une heure aussi avancée de la nuit? Mieux valait un pieux mensonge plutôt que de lui révéler l'égarement qui l'avait poussée à le rejoindre.



— Je... j'avais soif. En allant chercher un verre d'eau à la salle de bains, je vous ai entendus parler tous les deux dans votre chambre. Terri n'est revenue se coucher qu'au petit matin. J'étais innocente, à quatorze ans, mais pas assez pour ne pas remarquer qu'elle avait l'air épanoui d'une femme qui avait passé la nuit à faire l'amour!

Quinn se détourna, les épaules affaissées, les j mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Vous n'avez pas l'impression de tirer des conclusions hâtives en pensant que c'est nécessairement de ma chambre qu'elle sortait? demanda-t-il<sup>1</sup> enfin.

— D'après ce que vous disiez, poursuivit Elizabeth, déterminée à aller jusqu'au bout, c'était ! loin d'être la première fois que ça se produisait.

D'ailleurs, vous n'aviez pas particulièrement l'air reposé en descendant au petit déjeuner le lendemain matin!

— Peut-être, murmura-t-il. Mais ce n'était pas à cause de Terri. Je serais incapable de le prouver, mais à mon avis, puisqu'elle n'était pas dans votre chambre, c'est qu'elle avait passé le reste de la nuit avec Fergus. En tout cas, certainement pas avec moi!

— Ah non?

— Non. Elizabeth, Terri n'était pas ma maîtresse, ni à cette époque, ni au Canada, ni jamais. C'est peut-être trop vous demander de me croire, mais...

— C'est en effet demander l'impossible, l'interrompt-elle. D'autant plus que j'ai des oreilles pour entendre. J'ai aussi lu toutes les lettres que Fergus envoyait du Canada. J'ai vu leur ton changer petit à petit. Ça crevait les yeux, il était très malheureux, juste avant de... de mourir.

— Parce que Terri et moi étions ensemble, selon vous ?

— Oui.

Quinn secoua la tête avec incrédulité.

— Voilà pourquoi vous m'avez regardé avec tant de haine le jour où nous nous sommes revus, devant sa tombe.

— Vous auriez peut-être voulu que je vous regarde avec amour?! Terri vous a plu, vous l'avez prise sans penser un seul instant qu'elle était la petite amie d'un homme qui vous aimait et vous respectait! Heureusement, les Morrison n'en ont jamais rien su.

Autrement, ils n'auraient sûrement pas accepté l'argent que votre maison de disques leur a versé pour Fergus, après la sortie de votre album. De votre part, c'était un prix dérisoire à payer pour la mort de leur fils !

Quinn serra les poings.

— Vous aviez raison. On aurait dû cesser depuis longtemps ce dialogue de sourds. On le reprendra quand vous serez plus calme.

— Je ne serai jamais assez calme pour écouter vos justifications ! Je savais bien que Terri ne lui arrivait pas à la cheville, qu'elle restait avec lui uniquement parce que son étiquette de parolier lui plaisait et que grâce à lui, elle pouvait accéder au monde des variétés et des artistes ! Quand je pense que Fergus vous croyait son ami !

— Il se peut que j'aie contribué — bien involontairement — à sa mort, reconnut Quinn d'une voix sans timbre. Mais je voudrais m'en expliquer sans colère et sans haine...

— Vous n'allez pas perdre votre temps à m'expliquer pourquoi vous vous étiez entiché d'une femme comme Terri au point d'oublier la valeur de l'amitié et de la confiance ! Vous n'avez aucune excuse !

Soudain lasse, elle sentit ses épaules s'affaisser. Quinn avait reconnu ses responsabilités dans la mort de Fergus et depuis, un étrange phénomène se produisait en elle: petit à petit, elle découvrait qu'elle avait toujours espéré — surtout depuis qu'elle avait eu la révélation de ses sentiments pour Quinn — une explication rationnelle à la scène odieuse surprise à la ferme, que Quinn allait enfin lui apprendre que la mort de Fergus n'avait aucun rapport avec sa liaison avec Terri. Mais son aveu venait d'anéantir ce dernier espoir.

— Un jour, vous m'écoutez, Lise, murmura Quinn. Vous savez aussi bien que moi qu'il existe entre nous un lien plus fort que la haine.

Haussant les épaules, le dos rigide, elle ouvrit la porte et sortit de la pièce. Lentement, elle commença à gravir les marches de l'escalier, sachant qu'il la suivait des yeux. Elle réussit à rester digne jusqu'à sa chambre. Là, ses émotions se libérèrent en un flot ininterrompu de larmes. Longtemps, ses épaules furent secouées de sanglots déchirants.

— Et je les ai donc invités à rester un peu plus longtemps que prévu, conclut Gerald.

Intrigué, il la regarda avec insistance, conscient qu'elle n'avait pas écouté un traître mot. Une crispation d'inquiétude passa sur son visage serein.

— Que t'arrive-t-il aujourd'hui, ma chérie? Tu es rentrée très tard, hier soir. Que s'est-il passé?

Ils se faisaient face à la table du petit déjeuner, tous les deux en avance ce matin-là. Elizabeth savait que son grand-père déjeunait toujours très tôt. Comme elle ne s'était pas couchée, elle était descendue le rejoindre de bonne heure. Mais ni le bacon grillé, ni les crumpets imbibés de beurre fondu, ni les confitures de Mary ne parvenaient à lui ouvrir l'appétit. Une tasse de café fort lui suffisait.

Elle eut un pâle sourire.

— Rien du tout. Je suis rentrée tard parce que nous avons rencontré des amis au club. Que disais-tu à l'instant...?

Gerald hocha la tête.

— Etant donné que Quinn n'est pas obligé de rentrer tout de suite à Alberta, je lui ai proposé de rester encore un peu avec Marni. Un peu de calme lui fera du bien après l'agitation du concert.

Il la vit pâlir instantanément et posa la main sur la sienne.

— Elizabeth, tu es sûre que tu n'es pas malade?

Il avait invité Quinn à prolonger son séjour!

Décidément, la malchance la poursuivait! Heureusement, Quinn refuserait. Après leur altercation de la veille, il ne pouvait agir autrement. Elizabeth reprit des couleurs et esquissa un sourire.

— Je t'assure que je n'ai rien. Ça ne me réussit pas de me coucher aussi tard, c'est tout. Alors tu as demandé à Marni et à son père de rester un peu ?

— Oui. J'espère que ça ne te pose pas de problème ?

— Tu es libre de faire ce que tu veux, grand-père.

— C'est certain, mais depuis qu'il est là, je ne te reconnais plus. Finalement, ce n'était peut-être pas une aussi bonne idée. Il paraissait tellement fatigué ce matin que j'ai automatiquement pensé qu'un peu de repos lui serait bénéfique. Il...

— Ce... ce matin? répéta Elizabeth, interloquée.

Gerald hocha la tête.

— Il s'est levé aux aurores ! Je lui ai proposé de seller un cheval. Il devrait revenir d'un moment à l'autre.

En descendant tout à l'heure, Elizabeth était loin de penser que Quinn était en train de chevaucher à travers la propriété ! La nouvelle l'inclina à penser que lui aussi avait passé une nuit sans sommeil. Sa mauvaise conscience, sans doute. Elle but une gorgée de café.

— Il ne faudra pas que tu sois déçu s'il refuse, avança-t-elle doucement. Après tout, c'est un homme très occupé et...

— Ne t'en fais pas, il a déjà accepté, intervint son grand-père d'un ton léger. Il paraissait même enchanté.

Le cœur d'Elizabeth sombra dans sa poitrine. Quel mauvais tour lui jouait encore le Destin ? Et qu'espérait donc Quinn en prolongeant son séjour ? Et de combien de jours ?

— Euh... jusqu'à quand lui as-tu offert l'hospitalité ? demanda-t-elle d'un ton détaché.

— Tu penses bien que je ne lui ai imposé aucune limite. Jusqu'à son prochain concert, sans doute.

Etant donné que Quinn se produisait de plus en plus rarement en public, elle pouvait s'attendre à devoir supporter sa présence plusieurs semaines encore ! Innocemment, Gerald confirma ses soupçons.

— Il m'a dit qu'il n'était pas du tout pressé de rentrer à Alberta. J'ai l'impression qu'il se plaît beaucoup dans le New Hampshire.

Elizabeth se demanda tout à coup si sa promenade l'avait conduit jusqu'au cimetière du village. Elle-même s'y rendait régulièrement pour déposer des fleurs sur la tombe de Fergus. Hector et Madge souffraient moins de vivre aussi loin en sachant qu'elle respectait scrupuleusement ce rituel.

— Très bien, reprit-elle d'un ton neutre. A propos, grand-père, j'ai envie depuis longtemps d'aller voir Hector et Madge au Portugal. Ça t'ennuierait si je partais quelques jours?

Gerald mordit dans un toast avant de répondre :

— Après le départ de Marni et Quinn, je suppose?

— Eh bien... non. J'avais très envie de prendre l'avion dès demain, continua-t-elle, les joues empourprées.



Gerald se redressa, interloqué.

— Ce serait incorrect vis-à-vis de nos invités, tu ne trouves pas?

Mal à l'aise, Elizabeth s'agita sur son siège.

— Peut-être, je crois que c'est mieux ainsi. Et tu connais Madge et Hector, ils seraient si contents que je leur rende visite !

— Je n'en doute pas, mais...

Il s'interrompit brusquement et plissa les yeux.

— As-tu rencontré Quinn, hier soir à ton retour? Au moment de se coucher, il n'avait pas sommeil. Je lui ai dit qu'il pouvait s'installer comme chez lui à la bibliothèque.

Elizabeth eut un petit rire narquois.

— D'après ce que j'ai vu, il s'est aussi servi «comme chez lui » de ta bouteille de whisky !

— Après la fatigue et la tension du concert, il devait en avoir besoin. Ce n'est pas grave, du moment qu'il ne s'est pas accordé d'autres... libertés.

— Vraiment, grand-père, tu manques un peu de subtilité, en ce moment!

— Ça ne répond pas à ma question.

Elizabeth reposa sa tasse.

— Je ne passe pas la soirée avec un homme et la nuit avec un autre.

— Tu n'as pas encore parlé à Giles?

— Non. Et je ne le ferai pas tant que Quinn ne sera pas reparti ! Vraiment, grand-père, poursuivie-elle avec animation, tu ne vois donc pas que cet homme ne me plaît pas, qu'il aurait bien mieux valu pour tout le monde le laisser repartir aujourd'hui ?

— Moi, je l'aime bien, Lissy, soupira-t-il.

S'entendre appeler par ce diminutif qu'il n'employait avec elle qu'en de rares occasions réveilla toute la culpabilité d'Elizabeth.

— Laisse-moi aller chez Madge et Hector, supplia-t-elle.

Gerald resta longuement pensif avant de répondre :

— Si c'est ce que tu veux... Mais je me demande bien comment je vais annoncer ça à Quinn et Marni.

Elizabeth lui sourit, vivement soulagée.

— Je m'en charge.

— Elizabeth...

— Tout se passera bien, fût-elle en prenant sa main entre les siennes. Il n'y a qu'à leur dire que ce projet de voyage au Portugal remonte à plusieurs semaines. Ils ne pourront pas se vexer.

Maintenant qu'elle avait trouvé la sortie de cet effrayant labyrinthe qui la rejetait toujours vers Quinn, son sourire était radieux.

— Je suppose que tu as raison, répondit Gerald en se frottant pensivement le menton. Mais je ne peux pas dire que j'approuve ta décision, ma chérie.

— Je...

L'entrée de Marni dans la pièce l'empêcha de continuer.

— Bonjour tout le monde! Il fait un temps merveilleux, aujourd'hui !

Sitôt assise à côté de Gerald, elle se servit de toasts en attendant que Mary apporte le bacon grillé et les œufs sur le plat. En la regardant engouffrer une tartine après l'autre, Elizabeth songea avec un serrement de cœur que Marni allait lui manquer.

— L'air est pourtant beaucoup plus pur, dans les montagnes du Canada, mais ici j'ai un appétit dévorant! s'exclama Marni en pouffant de rire.

— Pour ça, il faut féliciter Took, dit Elizabeth. Il est japonais, mais la cuisine britannique n'a aucun secret pour lui.

— Est-ce que c'est une piscine que j'ai aperçue de ma fenêtre ce matin? poursuivit Marni.

Tout à coup, Elizabeth sentit le parfum léger et frais que portait l'adolescente. Interloquée, elle reconnut son eau de toilette favorite. C'était à Marni que Quinn en avait offert un flacon! Elle aurait dû se douter qu'il ne convenait à aucune des créatures avec lesquelles il avait la réputation de sortir. Pourquoi lui avait-il laissé entendre qu'il voulait l'offrir à une de ses maîtresses? Mais... après tout, avait-il vraiment fait une telle allusion? N'était-ce pas plutôt elle qui avait aussitôt fait cette déduction ?

— Elizabeth?

Elle cligna des yeux, et s'aperçut que Marni attendait toujours sa réponse. Elle essaya de dissimuler son agitation.

— Oui, c'est bien une piscine. Ou plutôt un bassin artificiel. Tu peux t'y baigner, si tu veux.

— Super! s'écria Marni avec enthousiasme.

— Mais il va falloir attendre quelques heures, intervint Gerald.

— Attendre pour faire quoi?

Elizabeth se retourna vivement vers la voix qui venait de résonner derrière elle et croisa les yeux de Quinn. La veille, il avait parlé pour eux d'un lien plus fort que la haine. Impuissante face à sa séduction naturelle, elle comprit combien sa réflexion reflétait la vérité. Mais comment pouvait-elle aimer un personnage aussi dénué de scrupules?

Apparemment, il s'était douché en rentrant de promenade, car deux boucles humides tombaient sur son front, et ses joues et son menton carré étaient fraîchement rasés. Il passait sans doute le plus clair de son temps dans l'atmosphère confinée des studios pour enregistrer les deux disques qu'il faisait paraître chaque année... Comment alors, par quel arti-

fice gardait-il cette belle allure d'homme des bois, aux épaules carrées, au visage bruni ?

— Il y a une piscine, papa! s'exclama Marni. Allons tous nous baigner après le petit déjeuner!

La bouche d'Elizabeth s'arrondit et elle voulut protester.

— Oh ! mais je...

— Excellente idée, coupa Quinn en s'approchant de la table d'un pas nonchalant.

Pourquoi la fixait-il ainsi ? Ils n'avaient plus rien à se dire depuis hier. Et pourtant, une lueur moqueuse dansait encore dans ses yeux, comme s'il la dé fiait de refuser de se baigner avec lui et sa fille. La veille, elle lui avait exposé ce qu'elle ressentait et pourquoi. Il n'espérait tout de même pas, parce qu'un nouveau jour s'était levé, ils allaient continuer à jouer la comédie ! En le regardant s'asseoir calmement à la table, elle comprit que telle était pourtant bien son intention...

## Chapitre 8

— Ma fille nage bien, vous ne trouvez pas? Quinn montra du menton Marni qui s'ébattait dans le bassin.

— Au Canada, j'aimerais faire construire une piscine extérieure, mais avec six mois d'hiver rigoureux et des tempêtes de neige, ce n'est pas possible.

— Quinn, qu'attendez-vous de moi? demanda Elizabeth qui n'avait nullement l'intention d'engager une conversation sur les piscines.

Dès leur arrivée, Marni avait plongé dans l'eau claire, les laissant seuls. Quinn avait offert à Elizabeth un verre de citron pressé et elle s'était allongée sur un matelas à côté du sien. Il paraissait déterminé à agir comme si rien n'avait changé. Mais elle ne pouvait pas jouer l'ignorance. Il se tourna vers elle, étonné.

— Mais... rien ! Je voulais juste discuter de Marni.

— Seulement de Marni?

Il haussa les épaules.

— Ecoutez, je ne vous demande pas d'approuver les prouesses de ma fille si vous n'en avez pas envie. Les yeux d'un père sont quelquefois trop indulgents...

Le seul fait de se trouver à ses côtés faisait perdre tous ses moyens à Elizabeth. Chacun de ses muscles se dessinait sous sa peau brune, et de toutes ses forces, elle devait lutter pour ne pas se laisser troubler par cet homme à demi nu en caleçon de bain.

— Pourquoi me parlez-vous d'elle? reprit-elle, nerveuse. Vous vous rendez bien compte que pour l'instant, le problème n'est pas là.

— Je suis désolé, je croyais que vous vous entendiez bien avec Marni...

— Ne faites pas l'idiot ! Tout simplement, vous et moi, nous n'avons plus rien à nous dire. Calmement, Quinn avala une gorgée et fit tinter les glaçons contre le bord givré.



— Je pense exactement le contraire. Quand vous serez prête à écouter et que vous daignerez entendre ma version des faits, à ce moment-là, un vrai dialogue sera possible. Mais en attendant...

Il laissa sa phrase en suspens avant d'ajouter:

— Vous ne trouvez pas qu'il fait vraiment très beau pour cette époque de l'année?

Elizabeth soupira.

— Ça ne marchera pas, Quinn.

D'un mouvement souple, elle se redressa et s'assit sur le matelas.

— Pour quelle raison avez-vous accepté l'invitation de mon grand-père? Vous savez bien que je n'ai qu'une envie: vous voir disparaître.

Quinn haussa nonchalamment les épaules.

— Vous allez avoir du mal à me croire, mais il y a pour moi ici d'autres plaisirs que celui de vous harceler !

— Comme vous dites, j'ai du mal à vous croire !

— Elizabeth, je n'avais aucun moyen de savoir qui vous étiez lorsque j'ai signé le contrat pour ce concert à Farnham Hall. Je ne vous ai pas immédiatement reconnue en rencontrant Elizabeth Farnham pour la première fois. Tout ce que je sais, c'est que quelque chose a bougé dans ma mémoire et réveillé un souvenir agréable.

— Quel dommage que je ne puisse me souvenir de cet incident de la même façon!

Quinn resta serein.

— Vous avez pris autant de plaisir que moi à ce baiser.

— Je m'en souviens à peine. Tout a été effacé par la suite des événements.

— Cette suite est le fruit de votre imagination.

— Non, Quinn, j'étais jeune, mais pas sotte. Votre départ précipité le lendemain vous accuse. C'était difficile pour vous de continuer cette sordide petite aventure sous le toit de gens aussi gentils que Madge et Hector. Et puis à la longue, Terri aurait eu du mal à expliquer à Fergus que je l'empêchais de le rejoindre chaque soir en restant éveillée.

— Je vois, vous nous avez épiés en cachette.

— Je vous ai déjà expliqué les circonstances dans lesquelles j'ai découvert la vérité !

— Si je suis parti aussi rapidement le lendemain matin, c'est uniquement parce que mon ex-femme menaçait de me retirer ma fille si je n'acceptais pas ses conditions pour le contrat de divorce définitif. Elizabeth le dévisagea sans la moindre pitié.

— Et que demandait-elle?

Quinn eut un rire ironique.

— Pratiquement tout, sauf le costume que j'avais sur le dos!

— Une femme trompée est capable de tout.

Les prunelles de Quinn s'assombrirent, voilées de colère.

— Je vous ai déjà dit que je lui avais toujours été fidèle... .

— Dans ce cas pourquoi vous a-t-elle quitté?

— C'est moi qui ai rompu. Je...

— Alors, vous deux ! Vous venez vous baigner? Marni se hissa sur le bord de la piscine et rejeta ses cheveux mouillés en arrière.

— Bientôt, répondit Quinn. Elizabeth et moi bavardons un peu.

Sa fille lui jeta un regard suspicieux et haussa les épaules avant de replonger dans l'eau. Quinn la suivit des yeux, le visage soudain grave.

— Marni n'est pas ma fille, dit-il doucement. Durant quelques secondes, Elizabeth n'en cru pas ses oreilles. De toute évidence, Marni adorait son père.

— C'est la vérité. Je n'ai pas quitté Maggy une seule seconde pendant sa grossesse, j'ai assisté à la naissance de Marni, je lui ai changé ses couches aussi souvent que sa mère. C'est vers moi qu'elle s'est avancée quand elle a fait ses premiers pas... Je l'aimais tant. J'étais si fier quand les gens nous trouvaient une ressemblance!

Il secoua la tête, un pli amer sur la bouche.

— Comme Maggy devait rire en les entendant préférer de telles sottises ! Marni ne me ressemble pas du tout, elle n'est pas de moi!

Elizabeth se taisait.

— Il y a presque sept ans, poursuivait Quinn d'un ton neutre, Marni a eu un accident. Il lui fallait d'urgence une transfusion sanguine. Immédiatement, j'ai offert mon sang. Savez-vous ce que les médecins m'ont répondu? Que mon groupe sanguin n'était pas compatible avec le sien. Rien de surprenant puisque je ne suis pas son vrai père. Marni s'affaiblissait d'heure en heure. Heureusement, l'hôpital a réussi à trouver à temps le sang qu'il lui fallait. Cet incident a mis Maggy au pied du mur et il a fallu qu'elle s'explique. C'est là que j'ai appris que le vrai père de Marni était mon guitariste de l'époque. C'était un type jeune et très beau, d'une ambition démesurée aussi...

Elizabeth avala sa salive avec difficulté. Cette histoire n'avait aucun lien avec la sienne puisque sa mère était morte quelques jours après sa naissance. Pourtant, elle se sentit soudain très proche de la jeune fille.

— Marni est-elle au courant?

— Non. Pour elle, je suis et je resterai son père. J'aurais pu pardonner à Maggy si je l'avais su immédiatement, mais comment effacer toutes ces années de trahison? Quand elle a demandé de

l'argent en échange de sa fille, elle a enfin montré son vrai visage...

— Si même Marni ne connaît pas la vérité, pourquoi m'en avez-vous parlé, à moi?

— Peut-être pour vous expliquer dans quel état d'esprit j'étais quand je suis venu à Londres, il y a neuf ans. Et aussi pour que vous vous rendiez compte combien je...

— Vous voudriez que j'excuse votre comportement avec Terri à cause de votre mariage brisé? Mais vous êtes-vous seulement demandé quelle était votre part de responsabilité dans cette histoire ?

— Je ne parle pas de Terri ! Oubliez-la. Je voulais. ..

— Je ne peux pas l'oublier ! Ce serait trop facile de gommer ce qui s'est passé entre vous sous prétexte que ça vous dérange.

Sous le coup de la colère, Quinn haussa soudain le ton.

— Mais bon sang, allez-vous m'écouter à la fin? Il ne s'est rien passé entre nous ! C'est de vous et de moi qu'il s'agit!

— Vous et moi?! répéta-t-elle incrédule. Allez-vous cesser de monter cette histoire en épingle ! Un baiser sur la bouche d'une gamine impressionnable de quatorze ans, quelle affaire!

— J'étais écéuré par mon comportement. Vous n'aviez que quelques années de plus que ma propre fille....

— Voilà pourquoi vous avez accepté l'invitation de Terri, tout se tient.

Brusquement, Elizabeth se leva.

— Merci pour tout ce que vous m'avez raconté, Quinn, et ne vous inquiétez pas pour Marni. Vous pouvez compter sur mon silence absolu. Mais ça ne change pas mon opinion de vous. Vous êtes un égoïste, et je vous tiens pour responsable de la mort de Fergus.

— Non!

Quand il se leva à son tour et la toisa de toute sa hauteur, elle ne recula pas.

— Heureusement, dès après-demain, je ne vous verrai plus, balbutia-t-elle.

— Vous oubliez que j'ai accepté l'invitation de votre grand-père.

— Je vais rendre visite à Madge et Hector au Portugal pendant quelques jours. Je ne reviendrai que lorsque vous serez parti. Voulez-vous que je les salue de votre part?

— Je voulais aller les voir pendant mon séjour ici, mais mon agent ne m'avait pas précisé qu'ils avaient déménagé. Elizabeth, votre fuite ne résoudra rien.

— Il ne s'agit pas d'une fuite, Quinn, mais d'un voyage, tout simplement.

Résolue à mettre fin à cette pesante discussion, elle tourna les talons et se dirigea la tête haute vers la maison. La partie était jouée, il n'y avait rien à ajouter.

— C'est un peu soudain, tu ne trouves pas? se plaignit Giles.

Après le repas, Elizabeth était allée lui rendre visite pour lui faire part de ses projets de voyage.

— Oh... non, répondit-elle, évasive. Il y a déjà un certain temps que j'y pense.



— Oui, mais tout de même...

Il se tut à l'entrée d'une jeune domestique.

— Une visite pour vous, M. Soper.

Giles prit un air ennuyé.

— Eh bien, je vais rentrer, annonça Elizabeth, trop heureuse de profiter de cette interruption.

Elle ramassa son sac assorti à sa robe fuchsia, et passa la bandoulière sur son épaule. Giles l'arrêta.

— Attends un instant veux-tu ? Je n'en ai peut-être pas pour longtemps.

Il se tourna vers la soubrette.

— Qui est-ce?

Sans y être invité, Quinn entra soudain derrière la domestique affolée. Son regard ne s'arrêta qu'un très bref instant sur Elizabeth avant de se concentrer sur Giles.

— J'espère que je ne vous dérange pas, Soper. Mais vous m'avez tellement gentiment prié de venir quand je voulais visiter vos boxes...

Pas un seconde, Elizabeth ne crut à ce prétexte, bien qu'il se fût habillé pour la circonstance. Les bottes d'équitation lui appartenaient sans doute, mais la veste et les jodhpurs ressemblaient étrangement à ceux que portait habituellement Gerald. Les deux hommes avaient la même corpulence et son grand-père avait su en tirer parti.

— Bien sûr que vous ne me dérangez pas! s'exclama Giles en accueillant Quinn avec effusion.

— Vous semblez avoir une vaste propriété, murmura Quinn avec admiration.

Giles parut très flatté du compliment mais Elizabeth ne put s'empêcher de taxer silencieusement Quinn d'hypocrisie. Il lui adressa un regard moqueur.

— Si j'avais su que vous veniez, monsieur Carmichael, nous aurions pu faire la route ensemble, dit-elle avec son plus charmant sourire.

— Je me demandais bien où vous étiez partie quand vous nous avez plantés là aussitôt après le déjeuner !

Elizabeth pinça la bouche, vexée qu'il lui rappelle devant Giles ses manquements aux règles de l'hospitalité. En effet, elle s'était esquivée après le

café, pressée de se soustraire aux regards envahissants de Quinn. Et elle ne s'était pas attendue à être suivie ! Quinn devenait de plus en plus insistant, apparaissait aux moments où elle s'y attendait le moins. Elle préféra continuer à le fuir. Peut-être se laisserait-il...

— Ne vous occupez pas de moi, messieurs, je ne m'imposerai pas davantage. Quinn, je suis certaine que Giles est impatient de vous faire visiter ses écuries et de vous montrer ses pur-sang arabes.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? Je vous promets de vous défendre s'il prenait à un des chevaux l'envie de vous approcher.

— Non. Je ne suis vraiment pas habillée pour ça.

Elle fit gonfler sa robe légère en esquissant un pas de valse, et ses sandales à hauts talons claquèrent sur les dalles de pierre.

— Je t'attendrai ici, Giles, d'accord ?

Elle lui adressa un sourire tendre, espérant que Quinn comprendrait, et que Giles reviendrait seul. Mais le coup d'œil narquois qu'il lui lança en emboîtant le pas à Giles ne lui laissa que peu d'espoir. Elle alla à la fenêtre et regarda les deux hommes se

diriger vers les écuries. Pourquoi Quinn était-il venu? Qu'espérait-il? Elle trouvait insupportable qu'il s'immisce aussi sournoisement dans sa vie. Bientôt il la suivrait au Portugal sous le faux prétexte de saluer Madge et Hector ! A une époque, elle aurait tout donné pour attirer sur elle les attentions de cet homme. Mais aujourd'hui, quels que soient les sentiments qu'ils ressentaient l'un pour l'autre-désir ou amour- la mort de Fergus se dresserait encore entre eux.

Avant de partir, le lendemain, elle s'affronterait une dernière fois à lui, pour mettre définitivement les choses au point.

## Chapitre 9

L'après-midi qu'Elizabeth passa au haras fut loin d'être une réussite. Comme prévu, Giles reparut avec Quinn après la visite des écuries. Tous deux prirent un verre en discutant des mérites respectifs des différents chevaux de Giles, oubliant presque la présence d'Elizabeth. A quatre heures et demie, lorsque celle-ci se leva enfin pour partir, elle était d'une humeur massacrate. Elle en voulait surtout à Quinn d'avoir monopolisé Giles tout l'après-midi. Mais elle ne trouvait pas pour autant d'excuses à Giles pour s'être ainsi laissé faire ! Sur le perron, elle embrassa Giles un peu sèchement, consciente que Quinn les observait probablement de la fenêtre. Elle n'avait passé que quelques minutes seule avec Giles avant l'arrivée de Quinn, le temps de lui expliquer qu'il serait préférable qu'il ne cherche pas à la revoir à son retour.

— Des problèmes, ma chérie? demanda innocemment son grand-père.

Elizabeth venait de claquer rageusement la porte d'entrée derrière elle et se retourna vivement pour fusiller Gerald du regard.

— Tu sais très bien ce qui se passe, répliqua-t-elle immédiatement. Quand vas-tu arrêter de manigancer, et te rendre compte que Quinn et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre?

Gerald haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes? Avant de partir, Quinn m'a dit que Giles l'avait invité à passer quand il voulait et je...

— Tu l'as bien sûr encouragé à s'y rendre aujourd'hui !

— Pas du tout, je lui ai simplement indiqué le chemin.

La colère d'Elizabeth disparut aussi vite qu'elle avait surgi et elle courut se jeter dans les bras de son grand-père avec un sanglot étouffé.

— Il n'arrête pas de me poursuivre, geignit-elle. Comment lui faire comprendre que je ne peux pas éprouver quelque chose pour lui?

— Tu ne *peux* pas? répéta doucement Gerald.

— Je ne veux pas non plus. Je ne suis pas le genre de femme qui se contente d'une aventure d'un soir.

Elle avait essayé de parler d'un ton léger, consciente qu'elle devait absolument recouvrer ses esprits sous peine de se trahir. Lentement, elle se dégagea de l'étreinte affectueuse de son grand-père.

— Sans compter qu'il est hors de question d'envisager le mariage avec Quinn Carmichael, renchérit-elle.

Gérald sourit.

— Tu dois être la seule femme au monde à prétendre une chose pareille!

Était-ce la raison de l'insistance de Quinn? La harcelait-il ainsi parce que sa fierté était atteinte ?

— De toute façon, tu mourrais de chagrin si je partais vivre au Canada, le taquina-t-elle.

— Je ne prétendrai pas le contraire, mais si Quinn était l'homme de ta vie, jamais je ne m'opposerais à ton départ.

— Ce n'est pas le cas, dit-elle d'un ton qu'elle voulut ferme et rassurant. N'y pense même pas...

Voilà qu'ils s'aventuraient dans des eaux peu sûres. Délibérément, Elizabeth changea le cours de la conversation et glissa un bras sous celui de Gerald.

— Que dirais-tu de prendre une tasse de thé avec moi?

Le soir, à la table du dîner, Marni dévisagea successivement Elizabeth et Quinn.

— Où étiez-vous caché tous les deux?

Quinn jeta un regard amusé à Elizabeth qui déposa sa cuiller de potage avec un bruit sec.

— Marni, nous ne nous étions pas cachés.

— On est allé visiter les haras de M. Soper, ma chérie, répondit Quinn.

— Ou plutôt, rectifia Elizabeth, ton père m'a suivie jusque là-bas et a accaparé Giles tout l'après-midi...

Marni haussa les épaules.

— C'est dommage que vous ne m'ayez pas prévenue. Ça m'aurait fait plaisir de venir, moi aussi.



— Peut-être une prochaine fois. M. Soper m'a répété qu'on était les bienvenus au haras chaque fois que l'envie nous prendrait de monter un de ses pur-sang.

A l'entendre, il ne prévoyait pas de terme à leur séjour à Famham Hall. Si Elizabeth se faisait une fête d'aller rendre visite à Madge et Hector, elle ne pouvait tout de même pas rester éternellement au Portugal !

— Combien de temps pensez-vous rester en Angleterre? finit-elle par demander.

Quinn pencha la tête de côté.

— Ça dépend...

Il ne fallut pas à Elizabeth davantage d'explications. L'expression de Quinn signifiait clairement que la décision dépendait d'elle.

— Eh bien, au cas où vous seriez déjà repartis avant mon retour du Portugal, je vous souhaite un excellent voyage.

— Quel dommage que tu partes! se plaignit Marni avec sincérité. Moi qui me réjouissais de passer un peu de temps avec toi ! On aurait même pu retourner faire des courses!

Elizabeth jeta un bref regard en direction de Quinn. Avait-il manœuvré pour rallier sa fille à sa cause ? Mais non, sa jeune amie était incapable de duplicité. Gentiment, elle lui effleura la main.

— La prochaine fois que ton père donnera un concert en Angleterre, tu n'auras qu'à revenir ici.

— De toute façon, c'est bientôt la rentrée, répondit Marni, boudeuse.

Elizabeth tourna la tête, gênée par le regard accusateur de son grand-père. Il n'était pas difficile de deviner ce qu'il lui reprochait. Mais comment pouvait-il comprendre les raisons de ce départ précipité ? Si elle voulait échapper aux assiduités de Quinn, elle n'avait pas le choix...

En attendant, la tension montait dans la pièce, et il devenait urgent de la dissiper.

— Si on allait prendre le café au salon ? proposa-t-elle à la cantonade.

Brusquement, Quinn se leva et s'approcha de sa chaise.

— Pas nous, décréta-t-il en posant la main sur son épaule.

Suivez-moi, c'est un ordre, Marni se fera une joie de vous servir, ajouta-t-il en se tournant vers Gerald. C'est un bon apprentissage pour elle. Elle n'arrête pas de me dire qu'elle aime ce genre de vie et qu'elle va épouser un lord !

— Papa! protesta Marni, le visage empourpré. J'ai seulement dit que je voudrais avoir une maison comme celle-là et beaucoup d'argent à dépenser.

— C'est charmant, quoique ce ne soit pas vraiment mon portrait, répliqua Gerald en riant. Je suis désolé, je n'ai pas de titre à vous offrir. Je ne suis ni baron, ni comte, mais il y a peut-être moyen de s'arranger.

Il prit la main de Marni et la posa au creux de son bras avant d'entraîner la jeune fille vers le salon. Elizabeth les suivit pensivement des yeux. Elle sentait son grand-père sur le point d'offrir à Marni sa maison comme villégiature. Craignait-il de se retrouver seul un jour prochain?

— Laissez-les, murmura Quinn alors qu'elle s'apprêtait à les suivre. Marni passe de très bons moments et votre grand-père s'amuse comme un fou.

Elizabeth dut reconnaître que Quinn avait raison. Le vieil homme et l'adolescente avaient immé-

diatement sympathisé, comme en témoignaient les éclats de rire qui leur parvenaient déjà du salon.

— A moins bien sûr que vous ne soyez jalouse !

La colère flambait dans les yeux d'Elizabeth et elle l'affronta.

— Mais que voulez-vous insinuer?...

— Simplement que vous avez l'habitude d'avoir votre grand-père pour vous toute seule et que vous n'aimez peut-être pas le partager.

— Allons, ne soyez pas ridicule! C'est seulement que je suis inquiète... Mon grand-père vous aime beaucoup tous les deux et...

— ... vous ne voulez pas nous voir remettre les pieds ici, acheva-t-il doucement. Ne vous tracassez pas Lise, si je repars d'ici sans vous, ce sera vous qui viendrez à moi. J'attendrai.

Elle eut un rire bref.

— Vous risquez d'attendre longtemps parce que je n'ai aucune intention de vous revoir.

Il hocha la tête, nullement troublé par sa véhémence.

— Non, vous mentez.

— Je vous défends!

— Vous ne comprenez pas, Elizabeth. A moins que vous ne soyez pas encore prête...

Il soupira et garda le silence quelques secondes avant de reprendre :

— Mon épouse m'a joué la comédie tout au long de notre mariage. La prochaine femme qui partagera ma vie se pliera à mes conditions.

— Et quelles sont-elles?

La question lui avait échappé et elle se mordit la lèvre. Comme si elle voulait être la prochaine compagne de Quinn Carmichael !

— Il n'y en a qu'une, en réalité. Croyez-moi, elle vous donnera du fil à retordre.

— Ah oui?

— D'ailleurs, la moitié de la difficulté consiste à la découvrir par vous-même.

— Je... Mais que faites-vous? Quinn!

Il venait de la soulever de terre et l'emportait vers l'escalier!

— Je ne vais tout de même pas attendre que vous compreniez enfin ce que j'attends ! Je réclame le privilège de passer une nuit avec vous. Une nuit dont le souvenir devra peut-être me rester jusqu'à la fin de mes jours.

Quinn s'exprimait par énigmes depuis cinq minutes, mais à présent, tout était clair. Elizabeth se débattait comme une furie.

— Non, Lise, c'est inutile de chercher à me fuir, cette fois.

La détermination et le désir qu'elle perçut dans sa voix la bouleversèrent, et elle scruta son visage, affolée.

— Une nuit, répéta-t-il lentement, c'est tout ce que je vous demande.

Ils se mesurèrent du regard, comme deux adversaires avant un duel. Que la vie était injuste ! Le passé les séparait impitoyablement, interdisait tout compromis. Mais comment pouvait-elle lui refuser

ces moments qu'elle ne connaîtrait jamais en d'autres bras?

Malgré ses protestations, Quinn commença à monter l'escalier et ne s'arrêta que devant sa chambre. Après avoir refermé la porte d'un coup d'épaule, il la déposa sur le lit. Sitôt libre, elle retrouva la force de se rebeller.

— Monsieur Carmichael, commença-t-elle en feignant le plus grand mépris...

— Voilà, c'est exactement comme ça que je vous veux.

Plus rapide qu'elle, il lui emprisonna les poignets au-dessus de la tête et s'allongea à demi sur elle.

— Il faut vous battre Lise ! Montrez-moi toute la passion dont vous êtes capable!

Elle secoua frénétiquement la tête, essayant vainement de lui échapper.

— Je ne veux pas...

Dans la voix de Quinn, il n'y avait plus trace d'amusement.

— Vous mentez, Lise ! Vous me désirez tant que vous en tremblez presque.

C'était vrai. Le corps d'Elizabeth était parcouru de frissons qu'elle avait du mal à contrôler, et quand il glissa une main sous ses reins, elle pressa instinctivement ses hanches contre les siennes. Une nuit, rien qu'une nuit... Mais pourrait-elle jamais se pardonner d'avoir laissé le plaisir triompher de ses résolutions?

Un seul regard de Quinn suffit à anéantir ses doutes. Peu importaient à présent les regrets du lendemain. Pour l'instant, ses sens s'embrasaient déjà sous la caresse de sa bouche et la chaleur de son souffle contre sa peau. Peu à peu, Quinn la sentit s'abandonner et doucement, il desserra son étreinte autour de ses poignets. Retrouvant leur liberté, les bras d'Elizabeth se nouèrent autour de son cou. Puis, avec fièvre, elle lui caressa le dos, se délecta de sentir ses muscles rouler sous ses doigts. Conquise, elle ne lui opposa aucune résistance lorsqu'il la débarrassa de ses vêtements et que ses lèvres pincèrent la pointe de son sein. Son désir en fut décuplé et elle arqua le dos, la tête rejetée en arrière, submergée par une vague de plaisir.

— Tu es... si belle...



Les mains de Quinn explorèrent son corps nu et la respiration d'Elizabeth s'accéléra quand ses paumes frôlèrent son ventre palpitant. Elle l'attira pour l'embrasser, et se pressa contre lui en une longue supplication. Tout arrivait si vite ! En l'espace de quelques instants, elle avait totalement perdu le contrôle d'elle-même. Elle avait besoin de lui, tant besoin de lui...

Un gémissement lui échappa, presque un sanglot.

— Lise, n'aie pas peur, tu n'as rien à craindre de moi...

Il essaya de l'apaiser.

— Tout se passera bien, ma chérie.

Il ôta sa chemise et se glissa doucement sur elle. Sa peau était chaude et sentait le soleil. Elizabeth arqua les reins, désirant du plus profond d'elle-même s'unir à sa douceur et à sa force.

— Maintenant, Quinn, souffla-t-elle, éperdue. Je t'en prie...

Le désir assombrit les yeux de Quinn tandis qu'il l'effleurait de son corps. Chaque caresse devenait une torture et, incapable de rester plus long-

temps passive, Elizabeth commença à le caresser à son tour. Elle explora son dos, le creux de ses reins, et ses jambes. Elle découvrit avec émerveillement le pouvoir qu'elle avait sur lui. Quinn ne songea pas à protester quand elle le repoussa doucement sur la couverture et se pencha vers lui. Ses cheveux s'épandirent en nappes soyeuses sur sa poitrine et ses épaules tandis qu'elle l'embrassait. Quinn enfouit les mains dans ses cheveux et bientôt son souffle s'alourdit. Il l'attira à lui. Mais soudain, à la raideur de son corps, il sentit qu'Elizabeth était gagnée par la panique.

— Lise? dit-il avec incertitude.

Elle détourna les yeux et se recroquevilla au bord du lit.

— Viens ici, petite sauvage...

Il l'attira dans le cercle réconfortant de ses bras puis tendit le bras pour allumer la lampe de chevet. Les mains en coupe autour de son visage, il plongea les yeux dans les siens.

— Mon Dieu ! soupira-t-il, comprenant enfin. Je voulais passer une nuit avec toi, Lise, mais jamais je n'aurais osé te demander *ça* !

Il secoua la tête.

— Quinn? murmura-t-elle faiblement.

Il eut un petit rire moqueur pour lui-même, et roula sur le côté, un bras posé sur le front.

— Ce n'est pas grave, Lise... Ta virginité, c'est le plus beau cadeau que tu puisses faire à un homme. Elle t'appartient. Si... enfin quand tu viendras au Canada...

Il se redressa, et s'assit au bord du lit, évitant délibérément de la regarder. Puis, sans rien ajouter, il se leva et commença à enfiler sa chemise blanche. Elizabeth le dévisagea avec une expression douloureuse et tira le drap à elle.

— Je doute sérieusement de jamais aller au Canada, Quinn.

— C'est bien pour ça que je ne dois pas prendre ton innocence, comme un voleur.

Elle hésita, prête à s'offrir à lui, elle le désirait de tout son être. Il la considéra d'un œil sombre.

— Ce que je vais te dire t'aidera peut-être. Il y a neuf ans, j'ai ressenti une profonde attirance pour une petite fille. Elle m'a rejeté après m'avoir descendu du piédestal sur lequel elle m'avait hissé avant de me connaître. En arrivant ici, il y a moins

d'une semaine, j'ai été instantanément attiré par Elizabeth Farnham, et je me suis rendu compte très vite que Lise et Elizabeth étaient une seule et même femme. Après, il était trop tard pour essayer de changer ce que j'éprouvais pour l'une et pour l'autre. Je ne veux pas te prendre ta virginité, Lise, parce que je t'aime.

Après un dernier regard, il quitta calmement la pièce. Elizabeth vit la porte se fermer avec incrédulité. Il avait voulu l'aider, mais désormais, elle ne connaîtrait plus jamais le repos...

Elizabeth regardait fixement la carte d'anniversaire, dernière de la pile reçue ce matin. Elle les avait ouvertes les unes après les autres sans grand intérêt, touchée néanmoins que ses amis pensent à elle en cette occasion. Mais pour Elizabeth, ce jour n'était qu'un jour ordinaire, semblable à ceux, morose et triste, que la vie égrenait depuis qu'elle et Quinn s'étaient séparés, près de trois semaines auparavant.

Elle avait été très heureuse de revoir Madge et Hector. Ils avaient évoqué ensemble une foule de souvenirs, avec cette qualité de sentiments qu'elle admirait tant chez eux. La semaine suivante, en rentrant en Angleterre, elle avait appris avec soulagement que Quinn avait quitté Farnham Hall deux jours plus tôt. Mais le répit tant espéré avait été de

courte durée. Chaque pièce du château parlait de lui et il ne lui avait pas fallu longtemps pour ressentir cruellement la douleur de l'absence.

Et aujourd'hui, il se souvenait de son anniversaire... La carte représentait les montagnes qu'il aimait. A l'intérieur, il avait rédigé un message très bref : *Je t'attends, Quinn*. Elle avait très envie de le revoir, personne ne comblerait jamais le vide douloureux qu'il avait laissé en elle.

Elle rangea la carte dans son sac. Mieux valait éviter que son grand-père mette la main dessus et l'interroge sur le sens caché du message. Elizabeth n'ignorait pas qu'elle était la cause des longs silences pensifs de Gerald, ces derniers temps. Elle ne voyait plus Giles et passait ses soirées en solitaire, au château. Une vague de culpabilité l'envahissait chaque fois qu'elle surprénait un des regards inquiets de son aïeul. Mais qu'aurait-elle pu lui dire pour le rassurer? Sûrement pas qu'elle aimait un homme avec lequel elle ne trouverait jamais le bonheur !

Elle gardait le silence. Sa nervosité croissait depuis que les programmes de télévision avaient annoncé la rediffusion du concert de Farnham Hall pour le samedi suivant. Elle n'avait aucune envie ; de le regarder, mais comment allait-elle pouvoir résister à la tentation? Revoir le visage de Quinn, ne

serait-ce que sur le petit écran, l'attirerait comme un aimant dans le salon, ce soir-là. \

Le samedi soir venu, Gerald la rejoignit au moment où le concert allait commencer. Il lui sourit en s'installant confortablement dans le fauteuil voisin. Quinn paraissait si détendu en montant sur scène sous un tonnerre d'applaudissements qu'il était difficile de se souvenir que tout au long du dîner, la nervosité l'avait pratiquement privé de l'usage de la parole. Il était évident qu'il tenait la foule au creux de sa main dès la première chanson. Celle-ci parlait d'un amour qu'il avait connu autrefois, un amour de printemps qui n'avait jamais connu l'épanouissement de l'été. A la fin du morceau, quand Elizabeth l'entendit dire aux spectateurs, avec une douceur poignante, qu'il dédiait ces vers à « une personne qui avait pris beaucoup de place dans sa vie, et qui portait le joli prénom de Lise », ses mains se crispèrent sur les bras du fauteuil.

Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine. Pour comble de malchance, elle sentit le regard interrogateur de son grand-père se poser sur elle. Les paroles de la chanson formaient un tourbillon de mots dans sa tête, se répétant inlassablement ; comme un disque rayé, tandis que peu à peu, elle en saisissait le sens. *Elle* était le printemps qu'il avait rencontré, et aujourd'hui, c'était aussi *elle* l'été...

Quinn lui avait dit qu'elle ne devait venir à lui qu'à une seule condition: l'aimer suffisamment pour lui accorder toute sa confiance. Son amour devait être assez grand pour surmonter ses douloureux souvenirs et sublimer le malheur qui avait frappé Fergus. Quinn prétendait qu'il n'avait jamais eu de liaison avec Terri, ni chez les Morrison ni ailleurs, et bien que la conversation qu'elle avait surprise ce soir-là les accusât tous les deux du contraire, elle devait l'aimer au point de reconnaître qu'elle avait pu se laisser abuser par les apparences.

La voix de son grand-père la tira de ses pensées et les dispersa.

— Elizabeth... je devrais peut-être dire, « Lise»? Pourquoi ne pars-tu pas le retrouver ?

Elle leva vers lui un regard noyé de larmes.

— Ce n'est pas aussi simple, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Tu l'aimes?

— Comme si c'était suffisant ! S'il s'agissait seulement d'amour, à l'heure qu'il est je serais déjà avec lui.

Gerald fronça les sourcils, et s'avança dans son fauteuil pour baisser le son du téléviseur.

— Tu veux que nous parlions? demanda-t-il doucement. Je te l'ai dit, je suis toujours prêt à t'écouter.

Elizabeth poussa un profond soupir.

— Après tout, tu as peut-être raison. J'ai les idées et les sentiments tellement embrouillés que je ne sais plus par quel bout les prendre.

— Commence par m'expliquer pourquoi Quinn t'appelle Lise dans la chanson.

Un sourire triste éclaira le visage d'Elizabeth. Gerald n'était pas seulement son aïeul, il était aussi son ami le plus proche, sinon le seul. Cette pensée lui donna le courage de prononcer les premiers mots, les plus difficiles. Elle lui parla de sa rencontre avec Quinn neuf ans auparavant, de la liaison supposée de Quinn et Terri, du bouleversement qui avait été le sien à un aussi jeune âge, et de tout ce qui s'était ensuivi. Gerald écouta jusqu'à la fin ce récit entrecoupé de silences et de larmes. Il l'écouta sans l'interrompre, même lorsqu'elle lui avoua qu'elle aimait Quinn depuis toujours, en dépit de ses efforts pour se cacher la vérité.



— Il me demande de lui faire confiance, grand-père, conclut-elle d'une voix tremblante. Et je ne sais pas si je dois.

— Maintenant, je comprends mieux ta réaction quand je t'ai annoncé que le concert allait avoir lieu ici. Mais tu n'as pas l'impression de te laisser un peu emporter par ton imagination quant à ce qui s'est passé au Canada il y a huit ans?

— Je ne rêvais pas quand j'ai entendu Terri et Quinn parler dans sa chambre.

— Mais Quinn t'a déjà dit qu'elle n'avait pas passé la nuit avec lui. Lise... autant que je m'habitue à t'appeler comme ça...

Elizabeth secoua la tête.

— Non, grand-père. C'est le privilège de Quinn. Et je ne suis toujours pas sûre de vouloir le revoir...

Son aïeul haussa les épaules.

— Ce que tu as ressenti pour lui il y a neuf ans, c'était l'amour innocent et frais d'une jeune fille, expliqua-t-il doucement. Et ce que tu as cru voir, entendre ou comprendre par la suite, était une réaction normale chez quelqu'un dont le cœur bat

pour la première fois. Tu es tombée amoureuse d'une vedette, mais voyais-tu l'homme qu'il était vraiment? Quand ton idole est redescendue sur terre, tu as vu qu'il ressemblait à tous les êtres humains, qu'il était aussi vulnérable qu'eux. Peut-être as-tu vraiment entendu Terri dans sa chambre, cette nuit-là...

— Bien sûr! se défendit Elizabeth.

— Mais tu dis toi-même que tu ne t'es pas atardée. Par conséquent, tu n'as aucune idée de ce qui s'est passé après. Il a très bien pu la renvoyer avec perte et fracas, et dépitée, elle a passé la nuit chez Fergus.

— Quinn dit comme toi que c'est ce que Terri a dû faire, bredouilla-t-elle.

— S'il l'affirme, c'est que c'est vrai, répondit son grand-père sans l'ombre d'une hésitation.

Elle le considéra avec envie. Il connaissait Quinn depuis un mois à peine, et il était prêt à le croire sur parole. Pourquoi n'était-elle pas aussi sûre?

— Allons, ma chérie, ne fais pas cette tête ! Tout ça remonte à une époque où tu étais encore jeune et impressionnable, à un âge où tout est noir

ou blanc, sans nuance. Tu aurais réfléchi à deux fois si tu avais eu plus d'expérience et de maturité. Malheureusement, Fergus est mort entre-temps, et ces impressions confuses se sont cristallisées dans ton esprit.

Il secoua la tête, décidé coûte que coûte à lui faire entendre raison.

— Tes sentiments pour Quinn n'ont jamais eu l'occasion de mûrir, tu ne les as jamais regardés avec les yeux d'une femme. Autrement, tu saurais depuis longtemps que Quinn est incapable de trahir un ami, que c'est un homme qui a lui aussi beaucoup souffert dans le passé. Pourquoi voudrait-il infliger à un de ses semblables la douleur qu'il avait endurée en apprenant les trahisons de sa femme ?

Elizabeth resta interdite. Quinn avait essayé de lui expliquer tout cela, mais une fois de plus, elle s'était laissé dominer par son émotivité et ses convictions erronées. Elle gémit intérieurement. Quinn lui avait dit tout ce qu'il fallait pour comprendre, et elle avait refusé d'ouvrir les yeux !

— Que vais-je faire, maintenant? s'écria-t-elle dans un sanglot avant de se jeter dans les bras de son grand-père.

Plus aucun doute ne subsistait en elle, seulement un reproche à l'égard de Quinn: ne pas avoir su empêcher la mort de Fergus. Gerald lui caressa affectueusement les cheveux jusqu'à ce que, peu à peu, ses pleurs se tarissent.

— Si tu appelais l'aéroport pour réserver une place sur le prochain avion en partance pour le Canada ?

— Et s'il ne voulait plus de moi ?

— Connaissant Quinn comme je le connais, il t'attendra toute une vie s'il le faut. En tout cas, je tiens à être là pour le mariage, souviens-t'en, ajouta-t-il d'un ton sévère.

Elizabeth eut un sourire évanescent.

— Quinn n'a jamais parlé de mariage, tu sais. Je crois que sa première expérience l'a échaudé.

— Il faudrait qu'il soit idiot ou aveugle pour laisser échapper une femme comme toi, rétorqua Gerald avec un clin d'œil.

— A mon avis, tu es un peu partial, grand-père, répondit-elle en prenant le mouchoir qu'il lui tendait.

— Il t'épousera, affirma Gerald avec conviction. Et j'espère que votre premier fils portera le nom de son arrière-grand-père, et qu'il reprendra la direction de mes affaires quand il faudra que je passe la main.

Des enfants... Elle désirait ardemment en donner à Quinn, un fils qui lui ressemblerait, une autre fille qu'il pourrait choyer comme Marni! Mon Dieu, qu'elle avait été sotte de croire qu'un homme capable de se séparer de tous ses biens pour obtenir la garde d'une enfant illégitime ait pu détruire Fergus par égoïsme! Il devait y avoir une autre explication, et elle était enfin prête à l'entendre. Mais Quinn, lui, était-il toujours disposé à la lui donner?

Elizabeth posait le pied sur le sol canadien pour la première fois. Dès sa sortie d'avion, à l'aéroport de Calgary, elle se sentit en harmonie avec ce pays.

Le vol lui avait paru interminable et elle n'avait pas réussi à se détendre. Elle pensait constamment à ce qui l'attendait au terme de ce voyage : la cruauté du rejet ou le bonheur éternel.

Son grand-père l'avait accompagnée à l'aéroport de Heathrow, à Londres, et n'avait cessé de la rassurer jusqu'à l'heure du départ. Mais dès qu'elle s'était retrouvée seule, le courage qu'il avait réussi à lui insuffler l'avait désertée à mesure que le Boeing la rapprochait du but de son voyage.

Elle s'était abstenue de le prévenir de son arrivée. Au volant de la voiture de location qui l'emportait vers les Rocheuses canadiennes, son abattement céda la place à une extrême agitation. Et si les gardes qui surveillaient certainement l'entrée de la propriété de Quinn l'empêchaient d'entrer? Peut-être aurait-elle dû lui téléphoner de Calgary? De toute façon, il était trop tard, pour reculer, maintenant. Si Quinn refusait de la laisser entrer, elle attendrait dans sa voiture jusqu'à ce que la pitié sinon l'amour le fasse changer d'avis.

Elle trouva sans difficulté la propriété des Carmichael, nichée au pied de gigantesques montagnes aux pentes verdoyantes, comme dans les chansons de Quinn.

Elle ne s'était pas trompée au sujet des gardes : deux hommes lui barrèrent la route devant la grande barrière de bois équipée d'un système de sécurité électronique. Ils portaient l'uniforme des gardes du corps qui entourent une célébrité. Le plus âgé des

deux s'approcha avec un bref salut tandis qu'elle baissait sa vitre.

— Avez-vous rendez-vous, madame?

— Euh... non.

L'homme secoua la tête, visiblement habitué à refouler les visiteurs importuns.

— Je regrette, mais M. Carmichael ne reçoit personne sans rendez-vous.

Plaider sa cause ne servirait à rien. L'homme ne faisait certainement aucune exception.

— Si vous appeliez M. Carmichael, proposait-elle en regardant avec insistance l'émetteur émergeant de la poche de sa chemise.

— Ça ne servirait à rien, madame ?...

Découragée, Elizabeth lui donna machinalement son nom, sans espoir d'ébranler la volonté de cet homme et de son collègue. Mais à son insu, elle venait de prononcer le sésame qui allait ouvrir les portes de cette forteresse imprenable. Sous ses yeux, une véritable transformation s'opéra chez son interlocuteur.

— Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle, s'écria-t-il, confus. Je n'avais aucun moyen de savoir qui vous étiez!

Il se tourna avec effervescence vers son compagnon.

— Ouvre la grille, Harry, ordonna-t-il. Et plus vite que ça.

Interloquée, Elizabeth fronça les sourcils.

— M. Carmichael... m'attendait?

— Pas précisément, répondit l'homme avec un sourire. On a seulement reçu l'ordre de vous laisser entrer, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit.

Elizabeth remercia les deux hommes d'un hochement de tête et franchit les grilles de la propriété. Des pins d'essences variées bordaient l'allée goudronnée conduisant à la maison et elle respira à pleins poumons leur parfum purifiant. Ils étaient plantés si serrés qu'elle ne vit le chalet qu'à la dernière minute. Elle écarquilla les yeux, enchantée par la vue qui s'offrait à elle.

C'était une bâtisse à un étage qui s'était construite petit à petit selon les goûts, les besoins de ses habitants successifs. Au premier coup d'œil, elle



ressemblait à n'importe quel chalet montagnard. Excepté que la taille de celui-ci était beaucoup plus impressionnante. Aussitôt séduite par ses proportions parfaites, Elizabeth s'immobilisa. Du côté gauche, la forêt s'éclaircissait et elle distingua une demi-douzaine de chevaux que la curiosité attirait jusqu'à la barrière de leur enclos. Les rayons du soleil filtraient à travers les branchages et caressaient leur encolure, ou bien flattaient leur robe alezane. A leur allure altière, elle reconnut en ces superbes créatures les pur-sang dont Quinn avait tant parlé avec Giles.

A contrecœur, elle s'arracha à Sa contemplation.

Elle ne faisait que retarder le moment où elle devrait affronter Quinn. Elle avait parcouru des milliers de kilomètres pour le revoir, mais elle tremblait maintenant si fort que la perspective d'ouvrir la portière et d'aller frapper à la porte lui apparut soudain comme une épreuve insurmontable.

— Elizabeth!

Au son de la voix familière, elle se retourna, et reprit courage en voyant Marni courir vers elle. Les gardes avaient certainement dû prévenir la maison de son arrivée. Alors où était Quinn? Quand elle quitta enfin le refuge de la voiture, Marni la serra de toutes ses forces contre son cœur.

— Que je suis contente de te voir ! ne cessait-elle de répéter. Papa est invivable depuis que nous avons quitté l'Angleterre... et surtout, toi, ajouta-t-elle avec un petit air entendu.

Loin de partager son aisance et son envie de plaisanter, Elizabeth s'éclaircit la voix.

— Où... où est ton père?

— Au studio, répondit Marni en l'entraînant vers la maison. Qu'est-ce qu'il va être surpris!

Elizabeth s'arrêta sur le seuil.

— Il ne sait pas encore que je suis là ? demanda-t-elle avec nervosité.

Marni secoua la tête. Elle portait un short et un tee-shirt immense. Un hâle brunissait sa peau de blonde.

— J'ai failli l'appeler quand Mike m'a prévenue que tu venais d'entrer dans la propriété. Mais je me suis retenue en pensant que sa joie serait encore plus grande si tu le surprénais, conclut-elle, très fière de son idée.

— Où se trouve le studio?

— Derrière la maison. Papa l'a fait construire il y a deux ans, répondit Marni en la précédant dans la maison.

Des tableaux indiens étaient accrochés aux murs, et le mobilier lourd et confortable s'accordait au décor rustique. A certains endroits, les fenêtres d'origine avaient été élargies et par les baies vitrées on distinguait les contours des montagnes.

— Le chalet te plaît? interrogea Marni, soudain moins enjouée. Ce n'est pas la maison dans laquelle nous vivions quand j'étais petite. Maman a voulu la garder après le divorce pour la vendre à un écrivain. Mais celle-là est beaucoup plus belle, de toute façon.

Elle retrouva le sourire et s'abstint de s'attarder sur ce sujet embarrassant.

— C'est papa qui a dessiné les plans d'aménagement. Le studio aussi est son idée.

Elles étaient maintenant à l'arrière de la maison et venaient de s'engager dans un long couloir vitré qui menait à une partie totalement indépendante du reste du chalet. Marni s'arrêta tout à coup de marcher.

— Pour papa, commença-t-elle avec hésitation. Il va être fou de joie et tout ça, mais... enfin, il est si taciturne, depuis qu'on est rentrés. Sa musique est triste, exactement comme quand Maman et lui se sont séparés.

Elizabeth sentit la culpabilité déferler sur elle. Quinn était malheureux parce qu'elle l'avait blessé, elle aussi, peut-être même plus que Maggy elle-même.

— Mais tu es venue pour changer tout ça ? continua Marni avec espoir.

Elizabeth lui sourit.

— Pour essayer, au moins. Avec ta permission.

— Tu plaisantes! s'écria la jeune fille. Moi, j'adorerais avoir une mère comme toi!

Elizabeth l'étreignit, le cœur gonflé de gratitude.

— Souhaite-moi bonne chance, soupira-t-elle en se tournant vers la porte fermée.

— Bonne chance, déclara Marni avec ferveur. Mais tu n'en auras pas besoin, je crois.

Silencieusement, elle entra dans la pièce. Quinn ne pouvait pas l'entendre, ni la voir, car il tournait le dos à la porte. Il chantait une chanson inconnue, en s'accompagnant au piano. Sa voix était aussi riche et claire que toujours. Seul le poème qu'il avait mis en musique décontenança Elizabeth. Il ne ressemblait à aucun autre. Les vers exprimaient une tristesse presque funèbre et des bizarreries fantastiques. Mais le texte était déroutant, pas du tout cohérent, comme s'il était écrit ou improvisé par un homme ivre.

Soudain, avec rage Quinn plaqua un accord dissonant et laissa retomber les bras le long de son corps, le front appuyé sur le couvercle de l'instrument. Touchée, Elizabeth oublia les mots troublants qu'elle venait de surprendre et courut jusqu'à lui.

— Quinn, je...

Il fit brusquement volte-face sur le tabouret au moment où elle approchait timidement la main de son épaule. Aussitôt, elle vit combien il avait changé depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Des cernes soulignaient ses yeux éteints, ses joues s'étaient creusées, et un pli amer redessinait le contour de sa bouche. Il se leva lentement et la regarda comme une apparition.

— C'est vraiment moi, Quinn, murmura-t-elle. Je... je suis venue.

Un soupir angoissé lui répondit.

— J'ai appris à te faire confiance, continua-t-elle.

Mais Quinn gardait un certain recul, toujours sur la défensive.

— En es-tu sûre?

— Suffisamment pour savoir que tu n'as pas trahi l'amitié de Fergus, ni en Angleterre chez Madge et Hector, ni ici au Canada. Je t'aime, Quinn, ajouta-t-elle sans hésiter. J'ai mis du temps à le reconnaître, mais il n'est pas trop tard.

Se taisant, elle le dévisagea, les yeux agrandis par l'incertitude. Pour toute réponse, il ouvrit largement ses bras et la serra contre lui. Le cœur de Quinn battait de manière désordonnée quand Elizabeth appuya la joue contre sa poitrine.

— J'ai cru que tu ne viendrais jamais, dit-il dans un souffle la bouche collée contre ses cheveux. J'avais l'impression que chaque jour qui passait durerait un siècle. Et je n'étais pas certain de pouvoir tenir encore longtemps.

Elle releva les yeux vers son visage et, du bout du doigt, lissa le pli qui lui barrait le front.

— Tu serais revenu me chercher?

Il mit ses mains en coupe de chaque côté de son visage.

— J'aurais été incapable de rester éloigné de toi très longtemps. J'ai tant attendu ce moment...

Il l'embrassa avec passion, une fois, puis une autre, plus doucement. Tout l'amour qu'elle portait à cet homme, Elizabeth le rassembla dans ce baiser. Leur poitrine se soulevait à un rythme précipité quand ils s'écartèrent enfin l'un de l'autre pour se contempler avec avidité.

— Je ne me trompais pas, murmura Quinn. Même avec le temps, le désir ne serait jamais mort.

— Pour moi non plus. Elle frissonna entre ses bras.

— J'ai eu très envie de toi, la première fois que tu m'as embrassé, quand tu avais quatorze ans. Mais tu étais jeune, fragile, et j'ai dû partir sans pouvoir te dire que tu m'avais guéri de la douleur de mon mariage raté. Grâce à toi, je me suis senti... rassemblé, réconcilié avec moi-même. Malgré ça,

j'ai presque été soulagé de recevoir ce coup de téléphone qui me rappelait au Canada. Quand je pense que six mois plus tard, quand nous nous sommes rencontrés sur la tombe de Fergus, tu m'as regardé avec une haine aussi réelle et vibrante que mon amour!

— Parce que je te croyais responsable de la mort de Fergus, gémit Elizabeth. J'étais persuadée que tu étais l'amant de Terri.

Quinn secoua la tête.

— Non, jamais je n'ai touché Terri. Elle ne se gênait pourtant pas pour me faire des avances. Elle est bien venue dans ma chambre, cette nuit-là, comme d'autres, il y a neuf ans, mais je l'ai renvoyée. Oh ! elle était belle, c'est vrai, mais elle ne me disait rien. L'amour rendait Fergus aveugle, malheureusement. Et puis je n'avais pas voulu de femme depuis mon divorce. Excepté toi.

Elizabeth écarquilla les yeux.

— Mais tu étais libre ! Et toutes ces femmes avec lesquelles on te voyait partout?

— Quelquefois, je suis obligé de me montrer en public, pour une raison ou pour une autre. Une



cavalière est indispensable dans ces occasions. Mais seulement une ou deux ont été mes maîtresses.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne les aimais pas, tout simplement, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Mais alors, bredouilla Elizabeth, comment as-tu pu...

— Te repousser toi? Crois-moi, j'ai souffert le martyr toute la nuit ! Mais je pouvais bien attendre encore quelques semaines de plus!

— Tu n'as donc jamais douté un seul instant que je te rejoindrais ici?

— Si, bien sûr. Mais puisque j'étais décidé à surmonter mon orgueil pour revenir te chercher...

— Je suis contente que les choses se soient passées comme ça, dit doucement Elizabeth. Je ne veux plus qu'il subsiste le moindre doute entre nous, et si tu m'avais devancée, tu n'aurais jamais été tout à fait sûr de moi.

Il secoua la tête.

— Maggy a ébranlé ma foi, mais, pas dans la femme que j'aime. Je crois que je t'aimais déjà un peu, quand tu étais Lise, et que j'aime Elizabeth Farnham de tout mon cœur et de toutes mes forces.

— Cette chanson que tu chantais quand je suis entrée, reprit Elizabeth en glissant les doigts dans ses cheveux noirs. Tu paraissais si... troublé. Elle ne ressemblait à aucune autre.

— Parce qu'elle n'est pas de moi, répondit-il.

L'étonnement se peignit sur les traits d'Elizabeth.

— Je ne l'ai jamais entendue avant...

— Parce qu'il n'y a jamais eu de disque. Et qu'il n'y en aura jamais. C'est la chanson que Fergus a écrite avant... avant de mourir.

La nuque d'Elizabeth se raidit. Les vers qu'elle avait surpris dans la bouche de Quinn parlaient de fleurs et de démons, de la lune et de... vol dans les airs. Du sommet d'une montagne!

— J'aurais dû me douter de ce qui se tramait, gémit Quinn en se tordant les mains. Mais au début, je ne me suis rendu compte de rien. Et lorsque j'ai enfin compris, il était trop tard pour l'en empêcher.

Fergus ne voulait pas s'arrêter, ajouta-t-il, perdu dans ses souvenirs douloureux.

— Fergus avait pris de la drogue, le jour de sa mort, murmura Elizabeth, livide.

— Terri et lui, acquiesça Quinn en hochant la tête. Au début, je mettais les sautes d'humeur de Fergus sur le compte des caprices d'un artiste. Mais pour Fergus, ça allait beaucoup plus loin que ça. Quand je me suis aperçu qu'il se droguait, j'ai essayé de le raisonner, de le brancher sur ses chansons pour lui redonner le désir de vivre. Je crois qu'il a essayé d'arrêter, pendant quelques jours, mais...

— Oui? l'encouragea Elizabeth qui ne retenait qu'à grand-peine ses larmes.

— Il avait noué trop de contacts qui avaient intérêt à le maintenir dans cet état de dépendance. Quant à Terri, elle voulait continuer.

— Elle ne voyait donc pas le mal qu'elle faisait à Fergus? explosa Elizabeth avec colère.

— Quand elle s'en est aperçue, il était déjà mort, et elle, tellement intoxiquée qu'il lui a fallu des semaines de soins pour décrocher. Sa carrière en a beaucoup souffert.

— Il paraît qu'elle est réceptionniste dans un hôtel, à Londres. Madge et Hector... ils savent comment leur fils est mort?

— Oui. Il a bien fallu que je le leur dise. Les autorités canadiennes n'étaient pas très enchantées d'avoir sur les bras un ressortissant anglais tué par la drogue et si je ne l'avais pas fait, ce sont eux qui auraient averti les parents de Fergus. Il valait mieux qu'ils l'apprennent de ma bouche. Pour toi, ils ont décidé de garder le silence. Tu adorais Fergus, le choc aurait été trop grand.

— Et dire que pendant tout ce temps, je croyais qu'il s'était tué après avoir découvert ta liaison avec Terri!

Elizabeth était accablée. En l'espace de quelques minutes, elle paraissait avoir vieilli de dix années. Anéantie, elle se pelotonna dans les bras de Quinn.

— Je te demande pardon, Quinn. Je sais maintenant que tu aimais Fergus et que tu as dû chercher tous les moyens de le tirer de là.

— Il faut croire que je n'en ai pas fait assez, Lise.

— Ne dis pas ça, que pouvais-tu de plus?

— Je n'en ai pas fait assez, répéta-t-il, très dur. En tout cas, j'ai décidé que plus un seul de mes amis ne mourra aussi stupidement. As-tu entendu parler des centres de réinsertion de drogués de Fer-Mor ?

— Non, je...

Elle s'interrompt brutalement.

— Fergus Morrison... murmura-t-elle, interdite.

— C'est ça, approuva Quinn. J'ai réussi à en faire ouvrir plusieurs en Amérique du Nord.

— En les finançant grâce à tes concerts... Marni m'a dit que cet argent alimentait les caisses d'un projet qui te tenait à cœur.

— Ce n'est pas grand-chose, mais si je peux les aider à sauver des gens comme Fergus, je suis content.

— Et maintenant? demanda Elizabeth, les yeux brillants de larmes.

Avec effort, Quinn sourit pour dissiper leur tristesse et ranimer la magie de leurs retrouvailles.

— Maintenant, je voudrais épouser la demoiselle du château...

— Avec plaisir.

— Il va falloir abandonner le nom prestigieux de ton grand-père, et adopter le mien. Mais, j'ai une dernière requête à formuler. Pour moi, tu resteras éternellement Lise, l'adorable Lise qui m'a réconcilié avec la vie. Veux-tu que je t'appelle toujours ainsi, à partir d'aujourd'hui?